

QUELLE A ÉTÉ L'IMPORTANCE DE LA GUERRE DE CORÉE POUR LES CANADIENS FRANÇAIS?



Les Charités Khaki, 1952
[Image : Le Royal 22e Régiment](#)

Questions complémentaires:

1. Quels sont les moments les plus importants de la guerre de Corée auxquels le Canada a pris part?
2. Quels sont les rôles joués par certains Canadiens français lors de la guerre de Corée?
3. Quels sont les impacts que la guerre de Corée a eu sur certains Canadiens français?
4. Comment des Canadiens français ont-ils continué d'être affectés après la guerre de Corée?

Quelle a été l'importance de la guerre de Corée pour les Canadiens français?

Concepts de la pensée historique	<p>Pertinence historique : Les événements, les gens et les changements ont une pertinence historique</p> <ul style="list-style-type: none"> • s'ils entraînent des transformations. • s'ils sont révélateurs.¹
Élément déclencheur	Présenter aux élèves une photo prise durant la guerre de Corée pour les amener à se questionner sur la participation des Canadiens français à la guerre de Corée.

Question complémentaire 1	Question complémentaire 2	Question complémentaire 3	Question complémentaire 4
Quels sont les moments les plus importants de la guerre de Corée auxquels le Canada a pris part?	Quels sont les rôles joués par certains Canadiens français lors de la guerre de Corée?	Quels sont les impacts que la guerre de Corée a eu sur certains Canadiens français?	Comment des Canadiens français ont-ils continué d'être affectés après la guerre de Corée?
Tâche formative	Tâche formative	Tâche formative	Tâche formative
Produire une ligne du temps des faits et moments les plus importants de la guerre de Corée auxquels le Canada a pris part.	Remplir un tableau avec un résumé des informations et des déductions sur les rôles des Canadiens français lors de la guerre de Corée.	Faire une liste à partir des sources qui montre l'impact pendant la guerre de Corée sur certains Canadiens français.	Faire une liste des conséquences à long terme de la guerre de Corée pour les Canadiens français.
Sources pour soutenir la tâche	Sources pour soutenir la tâche	Sources pour soutenir la tâche	Sources pour soutenir la tâche
<p>Source A : Dix faits en bref sur la guerre de Corée (Anciens Combattants Canada)</p> <p>Source B : Guerre d'usure, guerre oubliée : les « 22 » en Corée (1951-1953)</p> <p>Source C : Vidéo : États de service : Guerre de Corée (Historica)</p>	<p>Source A : Les Charités Khaki</p> <p>Source B : Photo des mitrailleurs Bren du Royal 22^e Régiment en Corée.</p> <p>Sources C : Témoignages des anciens combattants</p> <p>Source D : Article du journaliste René Lévesque paru dans le Petit Journal <i>Visite à un bon Samaritain</i></p>	<p>Source A : Article du journaliste René Lévesque paru dans le Petit Journal. « <i>Le Petit Journal</i> » met de la joie dans le no-man's-land</p> <p>Source B : Témoignages d'anciens combattants canadiens-français</p> <p>Source C : Article de journal <i>Notre première veuve de guerre</i></p>	<p>Source A : Témoignages d'anciens combattants canadiens-français</p> <p>Source B : Le correspondant de guerre qui devint premier ministre</p> <p>Source C : Émission documentaire <i>Ici René Lévesque</i></p> <p>Source D : Blogue <i>Corée : la guerre oubliée</i></p>

*Les sources sont suggérées et les liens sont fournis.

¹ Seixas, Peter, et Tom Morton. *Les six concepts de la pensée historique*. Montréal : Modulo, 2013. (Traduction de The Big Six Historical Thinking Concepts.)



<p>Tâche sommative</p>	<p>ARGUMENTATION</p> <p>Construire une argumentation pour répondre à la question centrale de l'enquête : « Quelle a été l'importance de la guerre de Corée pour les Canadiens français? » (présentation, texte explicatif ou production médiatique) qui répond à la question en utilisant des points de vue spécifiques et des preuves pertinentes provenant des sources fournies tout en reconnaissant des points de vue divergents.</p> <hr/> <p>EXTENSION ET INTÉGRATION</p> <p>En classe, amener les élèves à discuter de l'importance des gestes personnels et collectifs entraînant des transformations et conséquences à long terme, tant pour la collectivité que pour les individus.</p>
<p>Exercer sa citoyenneté</p>	<p>CERNER LA SITUATION</p> <p>Réaliser un sondage informel avec des adultes de l'entourage pour découvrir s'ils connaissent l'importance de la participation des Canadiens français à la Guerre de Corée.</p> <p>RÉFLÉCHIR</p> <p>Suite au sondage, comment pourrions-nous mieux faire connaître et reconnaître l'importance de la participation des Canadiens français à la guerre de Corée? Quels sont les moyens et actions possibles?</p> <p>ACTION CITOYENNE</p> <p>Choisir un moyen et le mettre en action. Voici quelques possibilités d'action : initier une conversation avec un adulte de votre entourage, inviter un conférencier, former un comité d'engagement social, prendre une position de classe par écrit, écrire une lettre à un représentant du gouvernement ou créer une campagne d'information.</p>

Aperçu de l'enquête

Description de l'enquête

Cette enquête permet aux élèves de découvrir si la guerre de Corée a été importante et a eu des effets à court ou à long terme sur les Canadiens français. Les élèves devront prendre position pour déterminer les effets et l'importance de la participation des Canadiens français à la guerre de Corée. Certains ont participé en combattant comme membre des Forces armées canadiennes, alors que d'autres ont participé autrement. Les élèves devront consulter les sources pour être en mesure de déterminer si la participation des Canadiens français à cette guerre a été importante pour eux. Cette enquête nécessite une connaissance préalable du contexte de la Guerre froide.

Cette enquête met en évidence la pertinence historique, un concept de la pensée historique, et les repères de la pertinence historique suivants :

- **Repère 1** : Les événements, les gens et les changements ont une pertinence historique s'ils entraînent des transformations, c'est-à-dire s'ils ont de profondes conséquences pour de nombreuses personnes, sur une longue période.
- **Repère 2** : Les événements, les gens et les changements ont une pertinence historique s'ils sont révélateurs, c'est-à-dire s'ils expliquent des problèmes persistants ou émergents de l'histoire ou de la vie contemporaine.

Remarque : Cette enquête devrait prendre environ quatre périodes de 75 minutes. La période d'enquête pourrait s'allonger si les enseignants pensent que leurs élèves ont besoin de poursuivre leur enquête avec des activités pédagogiques supplémentaires. Les enseignants sont encouragés à adapter l'enquête pour répondre aux besoins et aux intérêts de leurs élèves. Cette enquête se prête à la différenciation et à la modélisation des compétences et des concepts de la pensée historique, tout en aidant les élèves à consulter et interpréter une variété de sources.

Structure de l'enquête

En abordant la question centrale de l'enquête : « **Quelle a été l'importance de la guerre de Corée pour les Canadiens français?** », les élèves examinent une série de questions complémentaires, de tâches formatives et de sources suggérées afin de construire un argument basé sur des preuves, tout en reconnaissant des perspectives divergentes.

Les questions complémentaires amènent les élèves à réaliser des tâches formatives qui les aideront à acquérir des connaissances. Cela leur permettra de prendre position pour déterminer si la guerre a été importante pour les Canadiens français et les répercussions qu'elle a eues à court et long terme sur ces derniers. Pour réaliser les tâches, les élèves devront consulter une variété de sources. Ils devront les interpréter pour déterminer si la guerre a entraîné des transformations et des conséquences pour de nombreux Canadiens français sur une longue période. Ils devront décider si la participation à la guerre explique les conséquences qui ont persisté dans la vie de certains Canadiens français.

Les sources suggérées pour réaliser les tâches de l'enquête comprennent des sources premières comme des photos, des articles de journaux de l'époque ou des témoignages d'anciens combattants canadiens-français. Les sources suggérées comprennent aussi des sources secondaires afin d'aider les élèves à acquérir des connaissances sur les moments importants de la guerre de Corée pour le Canada.

Élément déclencheur

Pour amener la question centrale de l'enquête, les enseignants activent les connaissances antérieures des élèves sur le contexte de la Guerre froide.

L'enseignant présente ensuite aux élèves une photo prise durant la guerre de Corée pour les amener à se questionner sur la participation des Canadiens français à la guerre de Corée. La photo montre René Lévesque (alors journaliste) qui fait un reportage avec le lieutenant-colonel Jacques Dextraze.

Élément déclencheur

Source suggérée:

Photo de René Lévesque qui fait un reportage avec le lieutenant-colonel Jacques Dextraze

[Image: Radio-Canada](#)



Question complémentaire 1

La première question complémentaire— Quels sont les moments les plus importants de la guerre de Corée auxquels le Canada a pris part? — aide les élèves à situer et à déterminer les moments les plus importants de la guerre de Corée auxquels le Canada a pris part.

La tâche formative leur demande de produire une ligne de temps des faits et moments les plus importants de la guerre de Corée auxquels le Canada a pris part. Ils devront justifier leur choix des faits et moments importants pour le Canada en utilisant les critères de la pertinence historique. (voir l'annexe A).

Les sources suggérées pour cette question de soutien sont les suivantes : La **source A** provient du site Web d'Anciens Combattants Canada et fait état de dix faits décrits très sommairement sur la guerre de Corée et la participation canadienne. La **source B** provient d'un blogue de l'historien Carl Pépin. Des extraits ont été choisis pour faciliter la lecture et la compréhension des élèves à propos de son article sur la « Guerre d'usure, guerre oubliée : les « 22 » en Corée (1951-1953) ». La **source C** propose aux élèves de visionner une vidéo sur la guerre de Corée avec la permission de Historica Canada. Ce court documentaire explique les causes de la guerre de Corée en 1950 et le rôle du Canada dans celle-ci.

Question complémentaire 1

Source suggérée

Source A : Dix faits en bref sur ...la guerre de Corée
[Avec la permission d'Anciens Combattants Canada](#)

Dix faits en bref sur ... la guerre de Corée

1. La guerre de Corée éclata le 25 juin 1950, lorsque les forces militaires de la Corée du Nord traversèrent le 38^e parallèle pour envahir la Corée du Sud. Seize États membres des Nations Unies, dont le Canada, mirent à contribution des troupes de combat placées sous le commandement des États-Unis pour défendre la Corée du Sud.
2. Les troupes canadiennes combattirent à Kapyong les 24 et 25 avril 1951. Elles maintinrent leur position malgré les violentes attaques de l'ennemi. Au total, 10 soldats canadiens perdirent la vie et 23 autres furent blessés pendant cette bataille.
3. La cote 355, connue sous le nom de « petit Gibraltar », fut le théâtre d'âpres luttes à la fin d'octobre 1952. Les soldats canadiens tinrent tête à l'ennemi en dépit de bombardements et d'assauts nourris.
4. Pendant une période de quatre ans, le 426^e Escadron de l'Aviation royale canadienne transporte 13 000 militaires et 3 millions de kilogrammes de marchandises et de courrier entre l'Amérique du Nord et le théâtre des opérations coréen. Au total, 22 pilotes de l'Aviation royale canadienne servirent aux côtés des escadrons de l'aviation américaine en Corée. Le Lieutenant d'aviation Omer Lévesque, détaché à l'aviation américaine, fut le premier pilote du Commonwealth à descendre un chasseur MiG-15 ennemi pendant la guerre de Corée.
5. Plus de 5 000 Canadiennes furent recrutées pour le service militaire pendant la guerre de Corée. De ce nombre, 60 infirmières militaires servirent en Corée et au Japon. Lorsque le cessez-le-feu fut décrété en 1953, elles soignèrent les prisonniers de guerre canadiens nouvellement libérés.
6. Le 2 octobre 1952, lors d'un échange de feux avec une batterie de tir à terre, le NCSM *Iroquois* fut atteint par un tir direct. L'explosion fit trois morts et dix blessés.
7. Le 21 novembre 1950, 17 soldats du 2^e Régiment de la *Royal Canadian Horse Artillery* moururent dans un accident ferroviaire en Colombie-Britannique alors qu'ils s'apprêtaient à partir au front en Corée.
8. Pour sa bravoure à Kapyong, le 2^e Bataillon du *Princess Patricia's Canadian Light Infantry* reçut la décoration *United States Presidential Unit Citation*. De nombreux autres prix de bravoure furent décernés à des Canadiens pendant la guerre de Corée : 9 reçurent l'Ordre du service distingué; 33 la Croix militaire; 5 la Croix du service distingué dans l'Aviation; 8 la Médaille de conduite distinguée; et 53 la Médaille militaire.
9. Plus de 26 000 Canadiens combattirent au front pendant la guerre de Corée, et environ 7 000 d'entre eux continuèrent de servir dans ce théâtre entre le cessez-le-feu et août 1957. En tout, 516 Canadiens périrent au cours de cette guerre, qui occupe le troisième rang des conflits les plus meurtriers de l'histoire canadienne.
10. Les combats actifs cessèrent le 27 juillet 1953, date de la signature de l'armistice à Panmunjom.

Question complémentaire 1

Source suggérée

Source B : Guerre d'usure, guerre oubliée : les « 22 » en Corée (1951-1953)
[Extraits d'un article du blogue de Carl Pépin, historien](#)

Le recrutement au Royal 22^e Régiment débute à fond de train. Par exemple, le 12 août 1950, 18 recrues se présentent au bureau régimentaire et un mois et demi plus tard, le 25 septembre, les effectifs, qui ne devaient pas dépasser 1 500 hommes, s'élevaient à 1 600. Le succès rapide de cette campagne de recrutement n'a pas reposé uniquement sur un rengagement des vétérans de la Seconde Guerre mondiale, mais il est principalement dû au haut taux de chômage.

Les combats de la « 355 ».

Le 2^e Bataillon a connu et soutenu les combats les plus difficiles du régiment sur le théâtre d'opérations coréen. Parmi ces combats, la bataille de la colline 355 de novembre 1951 est sans doute la plus sanglante qu'ait connue le régiment. Entre le 22 et le 26 novembre, le bataillon a perdu 16 hommes, 44 sont blessés et trois sont portés disparus. La moitié de ces pertes étaient celles de la compagnie D. Dans la soirée du 25 novembre, après quatre jours et quatre nuits de bombardements continuels d'obus et de roquettes, la colline 355 était à nouveau aux mains des Américains, grâce au 2^e Bataillon du R22R qui, malgré un état d'épuisement presque total, défend toujours son terrain.



Malgré le sang versé par les soldats canadiens, la guerre de Corée restera longtemps une guerre oubliée au sein de la population qui sera indifférente à cette dernière, même encore aujourd'hui.

Le prix payé fut moins lourd en vies humaines que lors des guerres mondiales précédentes, mais le bilan est sombre. En Corée, le R22R déplore la perte de 104 soldats, et 185 autres ont été blessés. De son côté, le Canada avait envoyé environ 25,000 soldats. Les pertes canadiennes s'élèvent à 516 morts et 1,042 blessés. La guerre de Corée a souvent été appelée la

« guerre oubliée », car pour la plupart des Canadiens, les efforts militaires sont est éclipsés par les deux guerres mondiales.

À noter finalement que le Canada est l'un des signataires de l'armistice de 1953 qui est toujours en vigueur, mais n'a pas maintenu de garnison en Corée du Sud après 1955.

Question complémentaire 1

Source suggérée

Source C : Vidéo : États de service : Guerre de Corée

[Avec la permission de Historica Canada](#)



Sommaire : Court documentaire qui explique les causes de la guerre de Corée en 1950 et le rôle du Canada dans celle-ci. Le Canada a participé à des batailles terrestres et a fourni un soutien aérien et maritime. La vidéo explique la fin et les conséquences du conflit et pourquoi la guerre de Corée est souvent appelée « la guerre oubliée ». Plus de 1200 Canadiens ont été blessés et 516 ont perdu la vie entre 1950 et 1957.

Question complémentaire 2

La deuxième question complémentaire — Quels sont les rôles joués par certains Canadiens français lors de la guerre de Corée? - aide les élèves à déterminer différents rôles qu'ont joués des Canadiens français lors de la guerre de Corée.

La tâche formative demande aux élèves de remplir un tableau (voir l'annexe B) où ils peuvent résumer l'information provenant des sources présentées, puis faire des déductions sur les rôles de certains Canadiens français lors de la guerre de Corée.

Les sources présentées pour cette question de soutien sont les suivantes : La **source A** provenant du site du Royal 22^e Régiment présente les « Charités Khaki » qui distribuait les surplus alimentaires des soldats du bataillon aux Coréens. La **source B** présente une photographie provenant d'Archives Canada sur des mitrailleurs du Royal 22^e Régiment en Corée. La **source C** provient du Projet Mémoire de l'Encyclopédie canadienne. Il s'agit de témoignages d'anciens combattants Jean-Paul St-Aubin et Aimé Mayer. Ce dernier relate son expérience avec le 1^{er} Bataillon du R22R. La **source D** est issue d'un article écrit par René Lévesque alors qu'il était correspondant de guerre dans *Le Petit Journal*, le 30 septembre 1951. Cet article qui s'intitule « Avec les Canadiens en Corée. Visite à un bon Samaritain » peut être consulté sur le site de la BAnQ (Bibliothèque et Archives nationales du Québec).

Question complémentaire 2

Source suggérée

Source A : Les « Charités Khaki »

[Royal 22^e Régiment : Notre histoire, un patrimoine militaire francophone \(La guerre de Corée\)](#)



Le conflit en Corée a mené le régiment à former les 2^e et 3^e bataillons.

De 1951 à 1953, chacun des bataillons prend part au conflit, se remplaçant annuellement. Le régiment a laissé sa marque auprès des Coréens, notamment en créant les « Charités Khaki ». Ses membres récoltaient les surplus alimentaires du bataillon afin de les redistribuer dans les hôpitaux ou les orphelinats de la Corée.

Cet organisme caritatif est né de l'initiative du sergent-major Maurice Juteau, vétéran de la Seconde Guerre mondiale.

Question complémentaire 2

Source suggérée

Source B : Photo de mitrailleurs Bren du Royal 22^e Régiment en Corée.

[Source: Bibliothèque et Archives Canada / fonds du ministère de la Défense nationale / PA-141868](#)



Les soldats Lionel Gallant (à gauche) et Robert Choronguy du Royal 22^e Régiment qui nettoient leurs fusils Bren en préparation à une patrouille.

© Gouvernement du Canada. Reproduit avec l'autorisation de Bibliothèque et Archives Canada (2022). Source: Bibliothèque et Archives Canada / fonds du ministère de la Défense nationale / PA-141868

Question complémentaire 2

Source suggérée

Source C : Témoignage des anciens combattants Jean-Paul St.Aubin et Aimé Mayer [Source : Fondation du patrimoine de la guerre de Corée \(Korean War Legacy Foundation\)](#)

Jean-Paul St Aubin

(8:00- 10:30)

Jean Paul : Mais nous avons fait notre entraînement à Québec et à Wainwright.

Intervieweur : Quelle était votre spécialité?

JP : J'étais un Pionnier.

I : Qu'est-ce que ça veut dire?

I : Euh, Pionnier, c'est un travail difficile. C'est quelque chose qui a changé au fil des ans. Nous faisons, euh, du travail pour réparer les routes, par exemple, durant la guerre, au front. Mais principalement, c'est pour les mines, les pièges, ce genre de trucs.

I : Oh. Pour se débarrasser des mines et

JP : Bien, pour s'en débarrasser et en poser. Nous, nous avons posé des champs de mines et ainsi de suite en Corée.

I : C'est un travail très dangereux.

JP : Eh bien, ça devait être fait.

VOIX MASCULINE : J'aimerais poser une question. JP, de quel bataillon faisiez-vous partie?

JP : J'étais dans le, euh, j'étais

VOIX MASCULINE : 3e Bataillon?

JP : Bien, le 3e Bataillon à Wainwright. Et ensuite, euh, le 2e Bataillon en Corée.

VOIX MASCULINE : euh, le deuxième?

JP : pendant six mois.

VOIX MASCULINE : ah oui?

JP : J'ai ensuite fait six mois dans le 1er Bataillon.

VOIX MASCULINE : Oh, d'accord. C'est important, car c'est la brigade, c'est la brigade spéciale.

JP : Ouais. Oh oui, oui.

VOIX MASCULINE : [INAUDIBLE] soldats, donc. Donc JP a été un des premiers Canadiens là-bas à cette époque.

I : Avez-vous subi un entraînement spécial pour faire ça, pour le déminage et ainsi de suite?

J-P : Oh oui, oui, oui.

I : Parlez-moi de ces entraînements spéciaux que vous avez suivis au Canada.

J-P : Ouais.

I : Avant de partir pour la Corée.

J-P : Oui. Euh, ils ont eu lieu à Wainwright à, à un endroit où ils appelaient les temps partiels avec les ingénieurs. C'est eux qui nous ont entraînés, les ingénieurs, sur la façon de poser les champs de mines et de se débarrasser des pièges qui étaient là et, euh, ils, ils creusent des trous, vous savez, réparent des routes, font des ponceaux, des choses comme ça.

JP : C'était vraiment bien. C'était, euh, environ un mois d'entraînement.

I : Combien étiez-vous dans le, dans votre bataillon, les Pionniers?

JP : Bien, nous étions, nous étions un peloton.

I : Peloton.

JP : Un peloton, un, un, un, bien, nous n'étions jamais 30 ou 32 hommes.

I : Um hum.

JP : Quand nous étions 25, 26, nous étions chanceux.

I : Saviez-vous que vous iriez en Corée lorsque vous avez reçu l'entraînement spécial de base?

JP : Oui, parce que je, ils m'ont demandé si je m'étais porté volontaire, et je me suis porté volontaire pour y aller.

Aimé Mayer

[Avec la permission de Historica Canada](#)

Je suis Aimé Mayer. Je suis né le 25 avril 1930 dans la grande ville de Montréal. Tu sais quand on est jeune, on est téméraire. [...] il ne semblait ne pas avoir de peur, il ne semblait pas avoir d'inquiétudes, les gars parlaient, ça semblait bien normal. On s'en allait prendre position, on s'en allait faire une job puis ça finissait là. Non, à mon point de vue, de ce que je peux me souvenir, je n'ai pas vu personne être craintif. Peut-être qu'il y avait des petits papillons à l'intérieur de l'estomac des fois, mais là ce n'est pas extériorisé.

On arrive par groupe, par section (avec le 1^{er} Bataillon du Royal 22^e Régiment). On remplace une section à la fois, quand on prend une position, une section déjà qui est là. Quand on s'installe nous. Et là, on a un briefing, ils nous disent qu'est-ce qui en est, c'est quoi notre ligne de feu, ainsi de suite. [...] De quelle façon ça fonctionne là. Quelles sont les places pour les toilettes, [...] Les heures de repas comment ça se fait sur le front. [...] Et puis, quand tout ça s'est fait, on comprend exactement la valeur de la position, la dangerosité de la position[...]. À ce moment-là, eux sortent et nous on prend la place.

Bon moi, j'ai fait différentes choses en Corée. [...] Par la suite, parce que j'étais arrivé là à titre de franc-tireur, patrouilleur. Et puis le franc-tireur patrouilleur ce groupe-là qu'on appelle « scout & sniper » ou, peloton de reconnaissance. On est stationné ou logé pas loin du commandement de bataillon, soit le quartier général où se trouve le commandant. On est près de lui, on est un peu comme son garde-corps. Par contre, nous on est demandés pour faire des patrouilles la nuit et même à titre de guides pour d'autres patrouilles d'autres sections, d'autres compagnies. À titre de guide pour aller sur le territoire du no man's land qu'on appelle là, la nuit.

[...] Alors moi, on m'a demandé si je voulais aller travailler à la section d'intelligence. Il y a quelqu'un qui a dû savoir que je faisais un petit peu de dactylos [machine à écrire] [...] j'ai dit OK je vais y aller. [...] toujours à l'entour du grand quartier général dans le même secteur. Je m'occupais à dactylographier le journal qu'on appelle War Diary le journal de ce qui se passait en Corée (le journal de campagne). C'était l'officier responsable qui accumulait les choses. Et même moi des fois, j'allais sur certaines positions pour prendre des notes [...] puis je dactylographiais [...] ce journal-là s'en allait à la brigade (au quartier-général de la 25^e Brigade d'infanterie canadienne), pour se rendre à Ottawa, pour faire de l'histoire éventuellement. C'est ça que j'ai fait un certain temps.

Et par la suite, j'ai été commandant de section. Commandant de section dans une tranchée, dans un peloton. Et puis finalement dans les derniers jours, en dernier de tout, ils m'ont envoyé à la brigade, [...]. Je conduisais une Jeep jusqu'à temps que je revienne au Canada. [...] Le 6 septembre (1952), j'ai deux de mes hommes, [...] Ils venaient d'arriver en renfort dans ma section et puis ils se sont fait tuer les deux en même temps par un tir direct d'obus antichar qui venait de l'ennemi. [...] Ils n'étaient pas aussitôt arrivés qu'ils se sont fait tuer en même temps, le même soir. Ça, [...], je n'ai jamais oublié ça. Et leurs noms sont gravés dans un monument à la place George V à Québec [...] Leurs noms sont gravés là et puis bien d'autres d'ailleurs.

Il y a ça comme tel que je me souviens bien, après ça, bien, il y a eu bien entendu des bombardements

intensifs. Dans le mois de septembre, en août et septembre (1952), il y a eu des bombardements intensifs de l'ennemi. On l'a reçu sur la tête, là. [...] il y en a [...] des choses dont je me souviens. Il y a eu par exemple un que je connaissais très bien Donat Chatigny (de Roxton Falls, Québec), [...] qui s'est fait tuer bien raide encore le 6 septembre. Dans les mêmes bombardements, dans la même nuit, mais qui arrivait d'un autre peloton. Et que j'ai vu d'ailleurs. Parce que [...] j'étais commandant de section, j'étais responsable. On m'a envoyé après qu'ils aient passé au centre médical, RAP (Regimental Aid Post, poste de secours régimentaire) [...].

Ils les avaient préparés et on les avait mis à bord d'un véhicule half-track (véhicule semi-chenillé), [...]. On les avait mis là-dedans pour les emmener à l'arrière brigade, [...] qui s'occupait de les transférer [...] et de les enterrer à Pusan (au cimetière militaire des Nations-Unis à Pusan, Corée du Sud). [...] avec un nommé Lavoie qui était chauffeur du half-track, quand on est revenu, on s'est fait tirer dessus dans un endroit qui ressemblait à un fer à cheval. [...] On s'est fait tirer dessus, canonner beaucoup, beaucoup. On ne comprend pas pourquoi. De quelle façon ils ont pu savoir que nous, on passait là? On prétend qu'il y avait peut-être un contact plus haut sur la montagne et puis qui indiquait notre position. Ça se faisait ça en Corée, des gens, des Coréens du Sud qui faisaient des contacts avec des Coréens du Nord par toutes sortes de communications. Et puis, finalement, on a arrêté le half-track et puis on s'est couché par terre, à bien plat, et puis ça bombardé tout le tour et puis quand ça été fini, on a embarqué dans le truck (camion) et on s'est dépêché à sortir de là, à s'en venir au bataillon. Ça s'est un autre endroit qui m'a un peu impressionné.

[...] Des compagnies (d'infanterie canadienne) ont été envahies par l'ennemi, comme dans le temps du 2^e Bataillon forces spéciales (le 2^e Bataillon du Royal 22^e Régiment qui servit avec la Brigade spéciale canadienne en Corée en 1951-1952) par le major (Réal) Liboiron et sa compagnie (compagnie D), il y a eu un rundown [assaut] qui a été fait par l'ennemi. Ils ont passé au travers et ils sont repartis, blessés et morts et tout.

Question complémentaire 2

Source suggérée

Source D : Article du journaliste René Lévesque, *Le Petit Journal*, 30 septembre, 1951 sur BANQ : *Avec les Canadiens en Corée. Visite à un bon Samaritain*

[Source accessible sur BANQ](#) et aussi à partir du [site Web de la Fondation René-Lévesque](#)

LE PETIT JOURNAL, 30 SEPTEMBRE 1951

Avec les Canadiens en Corée

Visite à un bon Samaritain

Le journaliste et commentateur radiophonique René Lévesque a accepté de servir de correspondant spécial du PETIT JOURNAL en Corée. Voici quelques-unes de ses impressions après un séjour avec nos soldats servant là-bas.



Un type que je n'oublierai jamais, c'est le sergent Maurice Juteau... Ou plutôt, pardon — ce n'est pas du tout la même chose — le sergent-major.

Drôle de pistolet que ce Mont-réalais de trente ans que ses camarades du "22" surnomment affectueusement "Pipeau" et que des centaines de réfugiés coréens considèrent comme leur Providence.

Froidement, comme il faisait naguère sa journée de travail à la météo de Dorval ou aux bureaux de l'assurance-chômage, il occupe l'un des postes les plus périlleux du bataillon.

La première fois que je l'ai rencontré, c'était à sept milles en avant des lignes alliées. Depuis vingt minutes, j'avais quitté le gros de l'unité, qui faisait du sur-place, les pieds dans la boue, en attendant l'ordre d'avancer. Entre deux rizières inondées, je marchais sur les traces (du moins, c'est ce que je croyais dans ma candeur naïve) des "pionniers", c'est-à-dire des porteurs de pelles et des creuseurs de tranchées. Mais le sentier devenait sans cesse plus étroit. La montagne d'en



Assis sur une des caisses pleines de vivres qu'il ira porter à l'hôpital des réfugiés, le sergent-major "Pipeau" consulte les dossiers de sa St-Vincent-de-Paul en kaki.

Un type que je n'oublierai jamais, c'est le sergent Maurice Juteau... Ou plutôt, pardon – ce n'est du tout la même chose – le sergent-major.

Drôle de pistolet que ce Montréalais de trente ans que ses camarades du « 22 » surnomment affectueusement « Pipeau » et que des centaines de réfugiés coréens considèrent comme leur Providence.

Froidement, comme il faisait naguère sa journée de travail à la météo de Dorval ou aux bureaux de l'assurance-chômage, il occupe l'un des postes les plus périlleux du bataillon.

La première fois que je l'ai rencontré, c'est à sept milles en avant des lignes alliées. Depuis vingt minutes, j'avais quitté le gros de l'unité, qui faisait du surplace, les pieds dans la boue, en attendant l'ordre d'avancer. Entre deux rizières inondées, je marchais sur les traces (du moins, c'est ce que je croyais dans ma candeur naïve) des « pionniers », c'est-à-dire des porteurs de pelles et des creuseurs de tranchées. Mais le sentier devenait sans cesse plus étroit. La montagne d'en face, plus haute et plus inquiétante. Et le silence, surtout, plus profond. Pas plus de pionniers que sur ma main. De moins en moins assuré, j'allais faire demi-tour quand tout à coup j'aperçus un curieux personnage.

Un homme seul, terriblement seul, comme on peut l'être en pays hostile, à la pluie battante, à l'entrée d'un défilé sinueux au bout duquel Dieu sait ce qu'on trouvera. Immobile, perdu dans son « poncho » verdâtre comme un fond d'une tente, il ne montrait qu'une paire de yeux vifs, un sourire narquois et, entre les deux, une superbe moustache de bandit sicilien. Et le canon luisant de la carabine, qui pointait en avant à travers les plis de l'imperméable. À ses pieds, la langue pendante, un chien policier était accroupi paisiblement dans une flaque.

– Vous allez encore loin de ce train-là? me dit-il d'un ton sarcastique.

Et très vite, honteusement, j'ai répondu :

– Je cherche les pionniers. Vous ne les auriez pas vus, par hasard?

Il me contemple avec pitié. Puis, s'adressant au chien :

– Dis donc, Pancho, t'aurais pas vu les pionniers, toi, pendant qu'on cherchait les Chinois?

L'homme et le chien se regardent longuement. J'ai l'impression très nette que l'animal aussi se paie ma tête.

– Il n'y a pas de pionniers ici. Pas de Chinois non plus, heureusement. C'est-à-dire qu'il y en a toujours quelques-uns, mais ils se cachent dans leurs trous et ils attendent la nuit.

– Et vous, alors, qu'est-ce que vous faites ici?

– Nous autres, me répond-il tranquillement, on est les scouts et snipers. Éclaireurs et francs-tireurs. On marche en avant. On déniche les Chinois. Vous les voyez pas, mais mes gars sont là de chaque côté, à gauche et à droite, en train de fouiller toute la place.

Les distractions de Pipeau

Pendant deux, trois, quatre jours, tant que durent les patrouilles, Maurice Juteau fait ce terrible métier. Et au retour, tandis que d'autres boivent pour oublier la Corée ou bien s'affalent et dorment comme des bûches, lui, de son pas égal et mesuré, se promène à travers le camp. Il complète les cadres de ses « Charités Kaki ». Dans chaque compagnie, ma parole! Il donne... des conférences, pour expliquer le pourquoi et le comment de cette organisation secours qu'il a fondée. Car c'est un homme d'ordre et de logique que le sergent-major Pipeau. Pas plus que les Chinois embusqués, l'indescriptible misère du peuple coréen le dépasse. Il regarde bien en face et se dit que si peu que ce soit, il y a quelque chose à faire pour la soulager. Il se rappelle très exactement à quelle heure et quel jour lui est venue cette idée. Dans son journal – un vieux cahier d'écolier à couverture noire – il la raconte. J'ai lu ces quelques lignes. Le sergent-major n'a pas fait de longues études. Il y a des fautes. Je les ai copiées telles quelles, sans avoir, je vous l'assure, la moindre envie de sourire...

«29 mai 1951 – Pluie

On est en ligne

Ces trois notes brèves au haut de la page. Et voici la suite :

« Il y a quelques secondes, je regardais une jeune Coréenne de 7 à 8 ans. Il pleut, elle est pieds nus, une longue robe qui lui descend presque à la cheville et rien sur la tête. Ses cheveux noirs de jais sont lissés par la pluie. Elle cherche de quoi manger et elle sourit peureusement pendant qu'elle se promène à travers les soldats et les camions... En la regardant, un remord violent m'a saisi. Je viens à peine de terminer deux barres de chocolat. Sans penser, j'avais faim et j'ai mangé. Là, je suis un misérable. J'aurais dû l'inviter à venir s'asseoir avec moi dans le camion, la couvrir de 3 ou quatre couvertures que j'ai et essayer de la réchauffer... Ce qui me frappe le plus, c'est l'égoïsme qu'il y a dans moi-même... »

Et, se trouvant égoïste, Maurice Juteau a décidé de se réformer! Depuis ce jour-là, comme il l'avoue en souriant, il passe ses heures libres à « tanner » tout le monde. Il se fait donner tous les surplus de rations, tout le chocolat et les gâteaux que les gars ne mangent pas, et chaque « morceau de linge » dont on n'a plus besoin. Sitôt qu'il y en a pour remplir un camion, il s'installe au volant et part pour l'hôpital civil d'Uijongbu. C'est une pitoyable cité de tentes, à quelques milles au nord de Séoul, où l'on reçoit les réfugiés. Ils arrivent là par milliers d'enfants hâves, qui ont perdu leurs parents, vieillards avec des plaies que ronge la gangrène, femmes qui mettront bientôt au monde un enfant, et qui se traînent depuis des jours en cherchant leur mari. Quelques médecins coréens et un groupe de volontaires, perdus dans ce flot de misère, essaient de multiplier à l'infini leurs minuscules stocks de vivres et de médicaments.

Quand je leur ai apporté ma première charge, dit le sergent-major, le médecin qui m'a reçu avait les larmes aux yeux. C'était la première fois que quelqu'un dans l'armée s'occupait d'eux autres. Et puis moi, pour la première fois aussi, j'étais content d'être en Corée.

Question complémentaire 3

La troisième question complémentaire - Quels sont les impacts que la guerre de Corée a eus sur des Canadiens français? - aide les élèves à déterminer les effets immédiats sur certains Canadiens et l'importance qu'a eue la guerre de Corée pour eux.

La tâche formative demande aux élèves de décrire les différents effets de la guerre de Corée sur certains Canadiens français. Les élèves peuvent utiliser un tableau (voir l'annexe C) pour réaliser la tâche en donnant des détails provenant des sources qui aident à comprendre les effets de la guerre de Corée sur les Canadiens français.

Les sources présentées pour cette question de soutien sont les suivantes : La **source A** est un extrait d'un article de René Lévesque, correspondant de guerre, paru dans le Petit Journal le 16 septembre 1951. Il relate comment les Canadiens ont le mal du pays et qu'ils sont heureux d'avoir des nouvelles quand ils peuvent mettre la main sur un journal en français provenant du Québec. Le texte intégral peut être consulté dans BAnQ. La **source B** propose 4 témoignages d'anciens combattants relatant leur vécu lors de la guerre de Corée. Elle provient du Projet Mémoire de l'Encyclopédie canadienne. La **source C** est un article paru dans le Petit Journal, le 20 mai 1951 « Notre première veuve de guerre ». Le texte intégral peut être consulté dans BAnQ.

Question complémentaire 3

Source suggérée

Source A : Extrait de l'article de René Lévesque paru dans le Petit Journal le 16 septembre 1951 à la page 62 (dans BAnQ)

Avec les Canadiens en Corée. « Le Petit Journal » met de la joie dans le no-man's land

Source: [BAnQ](#) et aussi à partir du [site Web de la Fondation René Lévesque](#)

62 LE PETIT JOURNAL, 16 SEPTEMBRE 1951

Avec les Canadiens en Corée

“Le Petit Journal” met de la joie dans le no-man's land

(Le journaliste et commentateur radiophonique René Lévesque a accepté de servir de correspondant spécial du PETIT JOURNAL en Corée. Voici ses impressions recueillies auprès de nos volontaires qui souffrent de l'ennui.)



C'était un numéro de fin juillet. Un numéro lamentable, tout froissé, déchiré, taché de boue. Je l'ai découvert chez les gars du « 22 », dans une tente dressée à l'entrée du no-man's-land, à quatre ou cinq milles des lignes communistes.

Ils étaient là, une demi-douzaine de soldats de la compagnie A, qui traitaient ces pauvres feuilles fragiles avec d'innombrables précautions. Ils se les passaient de main en main; après avoir contemplé avec attendrissement jusqu'à la moindre photo, après avoir déchiffré sans en perdre un mot chacune de ces colonnes où les nouvelles, pourtant, étaient déjà vieilles de plusieurs semaines.

Pas un mot. Silence recueilli, religieux. Seul, le froissement des pages qu'on replie, comme celui des missels à l'église.

Je vous jure que je n'exagère rien. Cet exemplaire du Petit Journal, — la première feuille de chez nous que j'aie vue en Corée, — cet exemplaire souillé, que vous autres à Montréal vous aviez lu et oublié depuis longtemps, était ici quelque chose de sacré. Je ne vous dirai pas qu'il valait son pesant d'or: l'argent n'a guère d'importance dans ce pays désolé où il n'y

seule langue de travail est l'anglais. Et par-dessus le marché, quand les gars cherchent de la lecture, tout ce qu'ils trouvent ordinairement, c'est des vieux 'comics' américains ou bien des 'pocket books' abandonnés! Il ne faudra pas se surprendre si l'on trouve parmi nous, quand on reviendra, des bons Canayens qui cassent leur français!”

Zone de repos

Et Roger Halley me parle du plus mortel des ennemis qu'on rencontre en Corée: l'ennui.

Inutile de me faire un dessin. Je n'ai qu'à ouvrir les yeux, qu'à partager un peu avec les hommes leur misérable existence coréenne. Au lendemain d'une épuisante patrouille, le « 22 » est installé en ce moment dans une zone de repos — en langage militaire, ça s'appelle Rest Area. En Europe, durant l'autre guerre, c'aurait été à quelques milles derrière les lignes une ville ou un village relativement intact, avec quelques cafés, etc.

Mais ici... La zone de repos, c'est un vaste champ détrempé. A l'arrière-plan, les éternelles mon-

tagnes nues, d'où l'on arrive et où il faudra retourner dans quelques jours. A perte de vue, pas une maison, sauf quelques bicoques coréennes, avec leurs toits de chaume, leurs murs croulants, leur crasse, inhabitables. Il pleut, et les étroits chemins se transforment en bourbiers, des ruisseaux vaseux se promènent à travers le camp, l'eau pénètre dans les tentes, pourrit les couvertures et les vêtements. On mange mouillé, on dort mouillé. Tout le monde tousse. La pluie cesse, le terrible soleil de Corée plombe pendant quelques heures, et déjà, la poussière épaisse, irrespirable, s'élève de nouveau en gros nuages bruns. Tout le monde tousse de plus belle. Pas un civil abordable: c'est un pays de misère atroce, un pays hostile aussi, où la robe blanche du paysan peut toujours camoufler un soldat ennemi.

Zone de repos... Et les gars vous disent en grognant, entre deux quintes de toux:

“Repos, my eye! C'est plus fatigant que l'action. J'aime mieux me battre, moi. Au moins, quand on se bat, on n'a pas le temps de s'embêter!”

René Lévesque

Avec les Canadiens en Corée. « Le Petit Journal » met de la joie dans le no-man's land (extrait)

C'était un numéro de fin juillet. Un numéro lamentable, tout froissé, déchiré, taché de boue. Je l'ai découvert chez les gars du « 22 », dans une tente dressée à l'entrée du no-man's land, à quatre ou cinq milles des lignes communistes.

Ils étaient là, une demi-douzaine de soldats de la compagnie A, qui traitaient ces pauvres feuilles fragiles avec d'innombrables précautions. Ils se les passaient de main en main; après avoir contemplé avec attendrissement jusqu'à la moindre photo, après avoir déchiffré sans en perdre un mot chacune de ces colonnes où les nouvelles, pourtant, étaient déjà vieilles de plusieurs semaines.

Pas un mot. Silence recueilli, religieux. Seul, le froissement des pages qu'on replie, comme celui des missels à l'église.

Je vous jure que je n'exagère rien. Cet exemplaire du Petit Journal, — la première feuille de chez nous que j'aie

vue en Corée, – cet exemplaire souillé, que vous autres à Montréal vous aviez lu et oublié depuis longtemps, était ici quelque chose de sacré. Je ne vous dirai pas qu'il valait son pesant d'or : l'argent n'a guère d'importance dans ce pays désolé où il n'y a ni villes accessibles, ni magasins, ni distraction d'aucune sorte. Un instant, le journal de chez nous a rempli tout ce vide. Ses titres, ses photos, ses pages d'annonces vous évoquent la terre promise, le joyeux vacarme du lointain Montréal.

« J'ai montré ça à un de nos gooks, me dit un sergent de la Côte-Nord, en brandissant son morceau de journal (Gook, c'est le nom – parfois haineux, parfois affectueux, tout dépend du ton – que les soldats blancs donnent aux Coréens)... J'ai essayé de lui expliquer en jargon ce que c'était Montréal, les femmes bien habillées, les théâtres, les restaurants, le Forum, le stade des Royaux... Il ne voulait pas croire que c'était possible, une vie pareille, dans le monde d'aujourd'hui! Moi aussi, d'ailleurs, y'a des fois que je n'y crois plus! »

Attention, Survivance française!

« Y a des fois, nous autres, les Canadiens français de la brigade spéciale, c'est un fait qu'on a l'impression d'être des orphelins, » m'a déclaré un peu plus tard un Montréalais, le lieutenant Roger Halley, dont la famille demeure sur le boulevard St-Joseph.

Le lieutenant Halley, à 34 ans, est un vieux de la vieille. Il a servi dans la réserve, de 1932 à 41 dans l'armée « active », de 41 à 44. Le 17 août 1950, il a été le premier officier à s'enrôler à Montréal dans la brigade spéciale. En arrivant en Corée, au début de mai, avec ses camarades du « 22 », on l'a promu officier du bien-être (ce titre barbare est la traduction littérale de l'expression Welfare Officer) – autrement dit, jusqu'à ces toutes dernières semaines, c'est lui qui était chargé du confort et du moral des hommes. Il m'a parlé franchement, brutalement, de cette tâche impossible.

« On ne peut pas faire quelque chose avec rien. Prenez par exemple le problème de la lecture. Les Anglais des autres unités peuvent se servir chez les Américains : ils ont des magazines, des journaux militaires, comme le Stars and Stripes. Nous autres, on n'a rien. Par-ci par-là, dans le courrier (qui prend des semaines à arriver), on trouve un vieux journal de Québec ou de Montréal. On saute dessus, on se l'arrache. Mais il n'y a aucun service organisé, rien de régulier. Évidemment, les gens de chez nous ne peuvent pas savoir ce que ça représente pour nous, des nouvelles du pays, des nouvelles en français! Ici, tout est en anglais : les ordres se donnent en anglais, les communications se font en anglais, autour de nous, dans cette armée internationale de l'ONU dont nous faisons partie, la seule langue de travail est l'anglais. Et par-dessus le marché, quand les gars cherchent de la lecture, tout ce qu'ils trouvent ordinairement, c'est des vieux 'comics' américains ou bien des 'pocket books' abandonnés! Il ne faudra pas se surprendre si l'on trouve parmi nous, quand on reviendra, des bons Canayens qui cassent leur français! »

Question complémentaire 3

Source suggérée

Source B : Témoignages d'anciens combattants

Jean Paul St Aubin

[Avec la permission de la Fondation du patrimoine de la guerre de Corée \(Korean War Legacy Foundation\)](#)

[\(19:30 to 24:00\)](#)

Intervieweur : Quelle a été la chose la plus difficile durant votre service là-bas?

Jean Paul : Bien, c'était la patrouille que nous avons faite. C'était du 23 au 24 juin, qui est autour de la Saint-Jean-Baptiste.

I : C'est en 1952, n'est-ce pas?

JP : Mille neuf cent cinquante-deux, oui.

JP : Euh, nous étions 40 à partir. Nous avons été en patrouille et ensuite, euh, le lieutenant Herman était le commandant de patrouille. Nous étions, lorsque nous avons atteint notre position pour capturer une petite colline que nous devons saisir, on nous a divisés en deux. Une vingtaine devait monter, et une vingtaine devait demeurer en réserve. J'ai demeuré en réserve. Mais, euh, ils ne se sont pas rendus très loin. Ils, les, euh, les grenades sont arrivées et ainsi de suite et, euh, je me souviens de ça, nous avons perdu deux hommes, ils ont été tués, un homme a été capturé et huit autres ont été blessés, tous par des grenades et quelques fusils.

I : Mais ça signifie qu'ils étaient très près de l'ennemi.

JP : Oh oui. Oui, oh oui. En fait, un des hommes a été capturé. Il devait donc être plus près. Mais il avait été blessé. Certains des gars ont essayé de retourner le chercher, mais ils ne pouvaient pas s'approcher suffisamment. Et, euh, c'était la première fois que, les Canadiens, ils avaient emprunté les, euh, gilets pare-balles de l'armée américaine, des Marines, et nous les avons essayés. Ils pesaient environ 35 livres.

I : Wow.

JP : Mais, euh, nous avons remarqué que tout le monde qui était blessé, c'était soit aux jambes ou à la tête. Nous, nous avons, euh, Bill Fong qui était un Chinois de Montréal. C'était un des éclaireurs avec nous, et il est mort devant moi. Il a été blessé.

I : Devant vous.

JP : Ouais. Il a été blessé à la tête par une grenade et, euh, lorsqu'ils l'ont apporté sur la civière, il était encore vivant, mais il n'a pas duré longtemps. Alors pour retourner, nous avons dû transporter deux hommes morts et en plus, certains d'entre eux, parmi les hommes qui marchaient, euh, certains des blessés pouvaient marcher, mais la plupart étaient sur des civières. Nous devons donc les transporter. Donc des 40 hommes, il en manquait 8, il en manquait 10, euh, 11. Il ne restait donc qu'une vingtaine d'entre nous pour les transporter et, habituellement, il fallait deux hommes pour en transporter un. Et nous avons appris par la suite quand nous sommes retournés à la, euh, qu'il y avait une compagnie de Chinois qui arrivait derrière nous. Et l'auxiliaire les a arrêtés.

I : Qu'avez-vous pensé lorsque vous avez vu votre, votre soldat mourir devant vous?

JP : Je vais vous dire honnêtement, tu ne penses pas. Tu ne penses pas à ce que ça signifie, tu te demandes simplement ce qui est arrivé.

Comment se fait-il que ça ait si mal viré, car la patrouille a très mal viré. Et ce n'est pas parce que ce n'était pas bien organisé. C'était bien organisé. Mais ils nous attendaient. Ça, c'était une journée. Et un autre job que nous avons fait, euh avec, avec les Pionniers, comme j'ai dit, euh, nous allions, nous transportions toujours du fil barbelé autour de notre, notre taille, quatre pieds. Ça, c'est quand nous avons fait le tour pour prendre le, euh, champ, le champ de mines.

I : Um hum, le champ de mines, oui.

JP : Oui. Et ils étaient coupés, et nous avons aussi utilisé ça, aussi... pour les redresser. Et nous faisons, comme j'ai dit, des petites patrouilles, avec tous les hommes, et d'autres gars faisaient de plus grosses patrouilles. Mais la plupart du temps, nous étions assis. Je veux dire, j'ai perdu quelques amis là-bas, des gars que j'ai connus durant l'entraînement de base, et un des gars de mon peloton a été tué deux jours avant que je revienne au Canada.

Roger Barrette, marin de Cornwall, Ontario

[Avec la permission de Historica Canada](#)

Nous autres, on s'occupait des bouilloires, puis des engins. C'étaient des turbines. C'était dans le bas du bateau. On avait des devoirs (tâches assignées) dans les bouilloires, dans les salles de bouilloire, puis dans la salle où étaient les engins. Il fallait apprendre des « readings » (instructions), puis tout ça pour être certains que tout était correct. Dans les salles de bouilloire, on a les télécommandes. Alors, quand ils voulaient avoir plus de vitesse, ils nous demandaient d'accélérer. Il y avait des « readings » sur le tableau, le `Full Ahead` (en avant toute).

Dans les bouilloires, on a des jets d'huile qui vont dans les bouilloires, puis qui les chauffent. Maintenant ça, c'est du feu. Alors, ça prenait des éventails. Ça prenait une pression assez forte pour forcer ça, dans le `funnel` (entonnoir). Alors, il fallait tout le temps garder une pression là-dedans. On avait beaucoup d'air qui entrait là. De l'air de l'extérieur. On était assez bien, pourvu que ce ne fût pas trop froid à l'extérieur ou trop chaud à l'extérieur. Puis, on est passés à travers le canal de Suez, en revenant de la Corée. Puis, à ce moment-là, on pouvait seulement aller en bas, dans les bouilloires et dans les moteurs pour une période de 20 minutes parce qu'il faisait trop chaud. Puis, il fallait prendre des pilules de sel parce qu'on perdait beaucoup de sel dans cette chaleur-là.

En hiver, d'après ce que je peux voir, nous autres, on était tout le temps sur la mer. Puis, en hiver, c'est pas mal comme notre hiver (au Canada). C'est assez froid. Puis, il y avait de la glace sur l'eau, mais il y avait peut-être un pied de glace. Il n'y avait pas d'icebergs, ou quoi que ce soit. Alors, c'était pas mal comme nos hivers.

Quand tu es en patrouille, le pire ennemi, je pense, c'est la monotonie. La monotonie et la peur, en même temps. Parce qu'au nord de la Corée, il y avait une base de sous-marins russe, à Vladivostok (Russie). Puis, eux autres, le jeu, à ce moment-là, c'était qu'ils ne devaient pas passer le 38^e, soit descendre au sud du 38^e parallèle. Puis, nous, on ne devrait pas dépasser le 38^e (vers le nord). Puis, pour à peu près trois semaines, on faisait la patrouille, le long du 38^e. Puis, on savait qu'il y avait des sous-marins (ennemis) dans l'environnement.

Je pense qu'on était surtout sur la côte est, mais à un moment donné, on nous a demandé d'aller sur la côte ouest. Nous y sommes allés, puis il y avait de gros navires américains. Je pense que c'étaient des « battleships » (cuirassés) ou des « cruisers » (croiseurs), tout ça. Puis, le (NCSM) Haida, c'est un bateau assez rapide. Je pense qu'on pouvait faire 32 ou 33 nœuds, ce qui est l'équivalent de 40 milles à l'heure (64 km/h), à peu près. Alors, on allait près des côtes puis on attirait le feu (de l'ennemi). Puis là, on sortait aussi vite que possible parce que nos canons tiraient à peu près 10 milles ou 12 milles (de portée). Mais les `cruisers` et les `battleships`, eux autres, c'était 20, puis 30 milles. Alors, quand ils voyaient une flammèche, ils s'attaquaient à cette région-là, parce que c'était là où les Coréens du Nord tiraient. Puis, je te dis qu'on décollait de là! Les obus passaient par-dessus nous, puis ils se rendaient en Corée.

Mais je vais te parler d'une expérience que j'ai eue, qui est personnelle. C'est quelque chose qui est arrivé après la guerre de Corée. À un moment donné, ce que je regrettais un petit peu, c'est que, nous autres, on ne sait pas ce qu'on est en train de faire, surtout dans les engins, puis tout ça. On ne voit pas le bien qu'on peut faire. Un moment donné, à Cornwall (Ontario), je rencontre un Américain, Bob Turner. Puis, c'était lui qui était le responsable des jeux à Cornwall, puis tout ça. Puis, c'était un noir. Puis, un moment donné, il commence à

me dire qu'il était en Corée. Puis, j'ai dit : « Oui, moi aussi. » Puis, lui il dit qu'il était dans l'armée. Puis, il dit : « What ship were you on? » Puis là, j'ai dit le Haida. Puis là, il m'a dit : « You guys saved my life. ».

Ce qui était arrivé, c'est qu'il y avait des réfugiés du Nord, qui étaient vraiment des Coréens du Nord, qui ont attaqué les Américains. Puis là, nous autres, on s'adonnait à être dans la région, puis ils ont commandé du feu. Quand tu apprends ça d'un individu et puis qu'il nous dit : « Tu nous as sauvé la vie! ». J'ai vu qu'on avait fait une contribution à quelque chose.

Joseph Léonce Gallant, armée, Bouctouche, N.-B.

[Avec la permission de Historica Canada](#)

Mon nom c'est Joseph Léonce Gallant et je suis né le 10 novembre 1930 à Bouctouche au Nouveau-Brunswick. Le commandant et le commandant adjoint, les commandants de compagnie, c'étaient tous des vétérans avec des individus qui avaient vu le combat. Tandis que dans les autres, les commandants de peloton dans la majorité, c'étaient des individus qui n'avaient pas d'expérience de (19)39-(19)45. Quelques-uns oui, mais c'était plutôt des individus qui s'étaient enrôlés ou qui avaient été appelés en 1944 (dans le contexte de la conscription pour le service outre-mer appliquée au Canada à partir de novembre). Mais les officiers, les commandants de compagnie et les commandants des armes de soutien, tel que Forbes (Charles Forbes, un vétéran de la Seconde Guerre mondiale avec le Régiment de Maisonneuve), ces gars-là ils avaient vu de l'action en (19)39-(19)45.

La majorité des commandants de peloton c'étaient des individus. C'était des jeunes hommes sans expérience de (19)39-(19)45. Comme je dis, il y a quelques-uns d'eux autres qui avaient eu, comme mon commandant de peloton, un nommé Labrecque, lui, il s'était enrôlé en (19)44, (19)43-(19)44. Il avait un couple de médailles. Mais surtout la Médaille de volontaire (Médaille canadienne du volontaire) et la Médaille de la Guerre (19)39-(19)45. Lui il m'a réellement impressionné ce gars-là, parce que naturellement c'était un leader. C'était un commandant, il commandait. Naturellement aussi il était raide, il fallait qu'il soit raide parce que naturellement, il y avait beaucoup d'individus... parce que naturellement encore.... Faut réaliser une chose, l'infanterie à cette époque-là naturellement, on n'avait rien d'autre à faire que de shooter (tirer) des poignées de porte puis faire de la drill (exercices) puis on n'avait pas d'équipement comme tel. Puis dans les années (19)50, aussi naturellement, si je compare aujourd'hui avec ces années-là, la comparaison est totalement différente. Aujourd'hui, la section que moi j'ai commandée en Corée, la section 2 du peloton 2 de la compagnie A, naturellement, comme arme j'avais un Bren (fusil-mitrailleur léger britannique Bren), une Sten (pistolet-mitrailleur britannique Sten), puis le reste c'était des .303 (carabine britannique Lee-Enfield No. 4 Mk. 1 de calibre .303).

Aujourd'hui, ils sont un LAV3 (véhicule blindé léger III, le principal véhicule d'infanterie actuellement en service dans l'Armée canadienne), vous savez, ils ont des ordinateurs. Y'a un paquet de choses. Mais lorsque la même... Puis là en (19)53 en Allemagne (avec la force d'occupation de l'armée canadienne), j'étais sergent de peloton, mais on n'avait pas de rien autre que de l'exercice militaire que de la drill et des route march (marches forcées) pour s'occuper dans les quartiers, pour les tenir occupés, sans ça on les perdait. Fallait qu'il soit dur sans ça on les perdait.

Un autre aspect de ça aussi, c'est qu'on a été entraîné avec l'expérience de la guerre en Europe puis on allait en Asie dans les montagnes. C'était totalement différent. Ceux qui nous commandaient, l'expérience qu'ils avaient eue, c'était durant la guerre (19)39-(19)45. La guerre (19)39-(19)45 ce n'était pas la même chose que la Corée. Puis la seule expérience qu'eux avaient, c'était ce qu'ils avaient appris en Angleterre pendant trois, quatre ans avant le débarquement en Europe ou en Italie. Puis ce n'était pas la même chose.

Au mois de juillet (1951), moi j'étais dans la compagnie A. On a eu une attaque. Naturellement, on a perdu un officier, Carrier (le lieutenant J. L. R. Carrier, mort le 20 juillet 1951). On a perdu Ben Poirier (le caporal J. H. B. Poirier, mort le 20 juillet 1951) qui s'est fait pagner avec un outpost (poste avancé). Naturellement il y a ça.

Puis c'était, y'a aussi peut-être le mois de novembre, naturellement ça a été le 21 novembre au matin (la bataille de la colline 355). Ça a été là que ça a été la plus grosse expérience en fait qu'on a eu au point de vue du contact avec l'ennemi. Moi j'étais encore commandant adjoint d'une section et j'étais le dernier trou de la compagnie A qui faisait entre la compagnie D et la compagnie A. La compagnie D était sur la montagne entre la (colline) 227 et la (colline) 355. Et puis naturellement il y avait une trail (sentier) qui descendait. Et lorsqu'il arrivait au bas de la trail, il y avait une petite route qui allait vers l'arrière. Et moi j'étais dans le premier trou là. Ce qui veut dire que tout le trafic qui a passé naturellement, il passait par chez nous.

Tout d'abord, la première chose, c'est le son du clairon qui naturellement, parce qu'eux autres ils faisaient ça, une attaque ou quelque chose, c'était tout par clairon. Je me rappelle en 1985 en exercice à Wainwright (Alberta). À Wainwright, (...) on est allé avec le commandant de l'armée. J'étais adjudant-chef de la Force mobile à cette époque-là. Puis on a été un matin voir une attaque faite par le PPCLI (Princess Patricia's Canadian Light Infantry, un régiment d'infanterie de l'armée régulière du Canada). Eux autres faisaient ça aussi avec le clairon. Ils ont sonné le clairon et puis et tabaslac ! Ça m'a figé. Le commandant m'a dit : « Qu'est ce qui a ? » J'ai dit : « Criss! Ça me rappelle des caliques de souvenirs. » Non, c'était en fait, c'était ben ben du shelling (bombardement d'artillerie), ben des morts, c'était énervant.

En fait nous, on n'a pas eu. Mais là, je ne m'en rappelle pas. Y'en a peut-être eu une couple. Je pense que le peloton 1 ou 2, pas 2, mais 1 ou 3. Il y a eu une couple de morts dus au shelling. Mais on n'a pas eu de Chinois comme tels qui nous ont attaqués. Parce que naturellement, tout se passait sur, en haut de la montagne entre la 227 et la 355. Y'avait sur le côté gauche, il y avait chose, le lieutenant (Raymond) MacDuff qui était là. MacDuff, oui, et Côté (le lieutenant Mario Côté) était au centre, mais c'est eux autres qui ont mangé la claue. Et là, naturellement, nous et moi j'ai vécu le trafic qui passait chez nous, les morts et tout ça naturellement. Le contrôle de tout ça, parce que c'était moi qui était le dernier trou. C'était, mais on n'a pas eu de morts comme tels dans ma section ou dans mon peloton.

Je pense qu'on était entraîné pour ça. Tout d'abord, on était jeune, première des choses. Deuxième des choses, y'a aussi, naturellement, l'aspect que c'est qu'on ne peut pas démontrer non plus à notre copain vous savez. On était bien entraîné pour ça, y'avait pas de problèmes. Lorsqu'on a des responsabilités, comme commandant de section, moi j'étais commandant de section, à un moment donné j'ai agi comme sergent de peloton. Le sergent de peloton s'est fait blesser. J'ai été même commandant de peloton. Ben lorsqu'on a des responsabilités, on pense différemment parce que naturellement il faut commander. Par contre après, quand c'est terminé, c'est là peut-être qu'on est tout seul ou qu'on se repose, mais définitivement le fait qu'on a des responsabilités, je pense que ça nous aide à passer au travers de bien des choses. Moi, personnellement, ça m'a changé beaucoup, simplement parce que j'étais... On ne comprend pas ça dans ma famille, comment j'ai pu changer. J'ai changé aussi. Puis j'étais timide. Par contre, j'ai changé très vite. Je suis devenu assez sévère comme sous-officier pendant toute ma carrière. Puis j'avais une raison pour le faire.

Lucien Dion, armée, Québec

[Avec la permission de Historica Canada](#)

Quand on est débarqué à Pusan (Corée du Sud), ils ont tous réuni les hommes et après ça on est monté un petit bout (vers le front). Ensuite, on a monté des tentes et nous avons été quasiment une semaine là. Après ça, le colonel Dextraze nous a dit qu'on montait au front (le lieutenant-colonel Jacques Dextraze, commandant du 2^e Bataillon du Royal 22^e Régiment). On est monté en file indienne avec les véhicules puis les « Bren Carrier » (Universal Carrier, un véhicule chenillette d'infanterie). On s'en allait au front. Mes premières journées au front, bien là, disons qu'en réalité ils nous ont poivré (bombardé). Ils nous envoyaient du mortier, du canon, je ne sais pas ce qu'il y avait au bout de ça, mais on se cherchait un trou.

La (colline) 355, bien là moi j'étais sur le flanc gauche de la 355, sur le bord d'un cap. J'avais bâti, on avait creusé un « dug out » (abri souterrain). Après ça, juste sur la pointe de terre, il y avait le « Bren Carrier » avec une (mitrailleuse) Browning puis avec une (mitrailleuse) Vickers puis après un lance-flamme, un « flame thrower ». C'est ça qu'on avait.

Les Chinois, première des choses, ils attaquaient à la pleine lune ou ils attaquaient en pleine pluie battante. Il fallait se « watcher » (être sur ses gardes). Tu ne les entendais pas venir. La montagne qui m'a marqué pas mal c'est la 355. La 355, on a mangé la claque. Ça reste, mais tu l'as en mémoire et c'est dur à oublier.

Les Chinois, ils ont une tactique eux autres. Soit qu'ils attaquent en masse avec le clairon. Une journée, ils attaquaient sur un côté, le lendemain ils attaquaient face à face et d'autres fois c'était sur le côté droit. Mais nous autres, quand on a pris la 355, les Américains avaient relâché la position puis c'est là que Rockingham (le brigadier-général John M. Rockingham, le commandant de la 25^e Brigade d'infanterie canadienne en Corée) a dit : « The Vandoos in the front » (le Royal 22^e Régiment en première position).

C'est là qu'on est parti et on l'a gardé quasiment une bonne cinquantaine de jours. Les gars prenaient ça au jour le jour. On ne peut pas blâmer qui que ce soit dans ça. Puis à part de ça, d'abord on était bien équipé puis, à part de ça, on avait un bon commandant. On avait Rockingham, c'était un homme militaire aussi. Quand il donnait un ordre : « The Vandoos in the front », on partait puis on y allait. J'ai été impliqué dans six ou sept patrouilles. Ils réunissaient tous les capitaines, les lieutenants et les sergents. Là, on le savait qu'on s'en allait sur une patrouille. Quand on s'en allait sur une patrouille, tous nos équipements qui étaient là étaient gardés par d'autres. On est arrivé sur le « fighting patrol » (patrouille de combat) un soir. On est arrivé dans un petit « gully » (une ravine) puis on a vu passer à peu près une trentaine de Chinois en avant de nous autres. On n'a pas tiré parce qu'on avait eu l'ordre de ne pas tirer. C'était rien que pour reconnaître. On les voyait clairement. Puis c'était la pleine lune à part de ça, je me souviens de ça comme si c'était hier. On aurait pu se faire tirer, mais on était chanceux par exemple, on est revenu saint et sauf. On avait un bon commandant, on avait un bon sergent en avant. On avait le sergent Rivest puis le sergent Béclair.

J'ai vu, Monsieur, à la (colline) 355, Dextraze sur les mortiers. Il visitait (le peloton) de mortiers. Les mortiers étaient rouges, Monsieur. J'ai vu Dextraze de mes propres yeux donner une claque sur les épaules. Attendez un peu là. Donner une claque sur les épaules des gars pour les encourager.

Parce qu'il y a des choses Monsieur qu'on n'aime pas voir. Quand on dit qu'on est dans les tranchées et puis qu'il y a des bombes, des mortiers qui arrivent des autres, de l'autre bord. Puis là, tu ramasses ton chum, un homme de 240 livres à peu près, Jean-Marie Poirier. On l'a ramassé puis on a fait à peu près dix livres avec. Il s'est fait pogner avec un (tir) direct. Ça, ce sont des affaires qui restent. Quand tu dis que tu ramasses la chair

puis la chair est blanche. Il est vidé correct. On y a goûté en petit Jésus mon cher Monsieur! C'est pour ça que le colonel Dextraze, je lui lève mon chapeau vers lui. Et puis quand il est décédé (en 1993) et puis qu'ils lui ont fait des funérailles à Ottawa, j'étais là.

Question complémentaire 3

Source suggérée

Source C : Extrait de l'article de journal « Notre première veuve de guerre. Grande résignation de la première veuve de guerre » paru dans le Petit Journal, 20 mai 1951 à la page 35 (dans BaNQ)

[Source: BanQ](#)



C'est avec un sentiment de complète résignation que la veuve du premier soldat canadien-français mort en Corée a appris cette pénible nouvelle. « Mon mari était un militaire dans l'âme, dit-elle. Il avait servi durant toute la dernière guerre et il fut l'un des premiers à s'enrôler dans la brigade spéciale du Canada pour la Corée. C'était un valeureux soldat et je m'attendais à une fin aussi tragique. »

Voilà ce que M^{me} Huot, née Lafontaine (Réjeanne), jeune veuve du sergent Joseph-Wilfrid-Albert Huot, 33 ans, 4436, rue Drolet, à Montréal déclarait au représentant du Petit Journal. Vendredi, l'Armée canadienne ajoutait à sa 19^e liste de pertes en Corée le nom du sergent Huot. Ce dernier est le 34^e combattants (sic) canadien à tomber au champ d'honneur, sur le front coréen. Il est aussi le premier militaire canadien-français et le 2^e Montréalais à subir ce sort tragique.

Par un télégramme reçu mardi dernier, du quartier général de l'Armée canadienne, M^{me} Huot a appris que son mari avait été tué, la veille, en Corée, « dans un accident de la route ». « Je ne possède pas d'autres détails, dit-elle. Il me faudra attendre 15 jours ou 3 semaines pour avoir des précisions. Mais j'ai appris de l'Armée que mon mari a déjà été inhumé dans le cimetière des Nations-Unies en Corée, et qu'il nous sera impossible d'obtenir sa dépouille mortelle pour l'inhumer à Montréal ». [...]

Quand il apprit que le Canada recrutait une brigade spéciale pour la Corée, ce fut plus fort que lui : il s'enrôla de nouveau. Il se joignit au Royal 22^e Régiment avec lequel il arrivait en Corée, il y a une quinzaine de jours. Je m'attendais à son départ, car c'était un vrai militaire. Je m'attendais aussi à sa fin tragique, car la vie militaire comporte tant de dangers. C'est pourquoi je m'y suis résignée chrétiennement. » [...]

Et la veuve de notre vaillant compatriote mort en Corée a ajouté : « Je dois vous dire aussi que si mon mari a voulu s'enrôler de nouveau, en août dernier, ce fut par principe: il voulait servir généreusement son pays et défendre nos libertés ! »

Question complémentaire 4

La quatrième question complémentaire — Comment des Canadiens français ont-ils continué d'être affectés après la guerre de Corée? — aide les élèves à déterminer les conséquences de la guerre sur certains Canadiens et l'importance que la guerre de Corée a eue pour eux à long terme.

La tâche formative demande aux élèves de faire une liste des conséquences à long terme de la guerre de Corée sur les Canadiens français (voir l'annexe D).

Les sources présentées pour cette question de soutien sont les suivantes : La **source A** nous présente des témoignages d'anciens combattants sur les conséquences de la guerre. La **source B** provient d'Anciens Combattants Canada. On y relate le parcours de René Lévesque qui a été correspondant pendant la guerre de Corée pour devenir des années plus tard politicien, puis premier ministre du Québec. La **source C** présente un extrait d'une émission documentaire de Radio-Canada « Ici René Lévesque » où dans une entrevue il présente ce qui l'a marqué sur la guerre de Corée. La **source D** est l'article Corée : « la guerre oubliée » du Musée canadien de la guerre.

Question complémentaire 4

Source suggérée

Source A : Témoignages d'anciens combattants

Jean Paul St Aubin

(30:30 à 40:00)

[Avec la permission de la Fondation du patrimoine de la guerre de Corée \(Korean War Legacy Foundation\)](#)

Intervieweur : Parlez-moi des effets de votre service dans la guerre de Corée sur votre vie? Quels types d'effets?

Jean Paul : Je crois que ça m'a montré beaucoup de, euh, comment on dirait, euh, pas de danger, mais de souffrance parmi les gens.

I : Avez-vous encore des cauchemars?

JP : Non, parce que lorsque je suis revenu à la maison, j'ai essayé d'oublier complètement la Corée. Ça a fonctionné un peu.

I : Pourquoi? Pourquoi ne voulez-vous, ne voulez-vous pas vous souvenir?

JP : Pourquoi avoir, pourquoi avoir des moments tristes dans votre vie si ce n'est pas nécessaire, vous comprenez? Tout le monde peut oublier, je crois que c'est une bonne chose. J'ai oublié certaines choses, mais pas tout. Je pense encore à certaines choses parfois. Mais je ne me réveille pas la nuit en criant, c'est certain.

I : Lorsque vous avez quitté la Corée, avez-vous pensé à l'avenir de la Corée, comment ça se passerait?

JP : Oh non. Je n'y ai jamais pensé. Jamais. J'étais heureux lorsque, lorsque nous avons formé l'association ici à Ottawa. L'ambassade a été très gentille, très gentille avec nous. Ce sont encore des personnes très gentilles. L'association, euh, la communauté, la communauté coréenne, elle est très bonne avec nous et tout. Nous sommes invités aux célébrations du Nouvel An et des trucs comme ça.

I : Parlez-moi de la Corée que vous avez vue en 2003 comparativement à ce que c'était en 1952, 1951.

JP : Wow. Il n'y a aucune comparaison. Je veux dire, d'abord Séoul était en décombres lorsque nous sommes arrivés. Et maintenant, lorsque tu arrives, tu vois des édifices plus grands que ce que nous avons ici. Maintenant, tu peux voir que les gens ont vraiment travaillé pour devenir ce qu'ils sont aujourd'hui. Nous sommes donc heureux en ce sens que nous, nous les avons aidés à accomplir ça. Nous l'espérons, en tous cas. Je sais que c'est, que c'était une énorme affaire. Remarquez bien, nous, nous devons, euh, nous devons prendre l'autobus souvent, vous savez, et partout où l'on allait, on nous accueillait chaleureusement. On nous respectait et tout. C'était un grand changement, l'environnement, euh, vous savez, euh, nous sommes allés à Kapyong, nous sommes montés à, euh, au point d'observation.

I : Oui. Donc vous ne pouviez pas en croire vos yeux lorsque vous avez vu les changements en Corée?

JP : Oh non, non, non. Les changements, non. Je vais vous dire, ils sont plus modernes là-bas qu'ici au Canada. Et les voyages en train là-bas? Non. C'était incroyable de monter dans un train et de filer. Et les métros et tout ça, il y a, et passer sous la rue, vous savez. Et tous les, euh, tous les magasins sous la rue et ainsi de suite, à Séoul. C'est incroyable.

I : Donc étiez-vous, étiez-vous fier de votre service?

JP : Oh oui, absolument. Je me suis dit, hey, je me suis dit, je les ai aidés à faire ça.

I : Oui. Nous n'aurions pas pu faire ça sans le combat que vous avez mené pour nous.

JP : Bien, je crois que c'était un honneur pour nous d'être là, pour aider votre peuple.

I : Avez-vous pu retourner à la ZDM, à la zone démilitarisée lorsque vous avez visité en 2003?

JP : Oui, oui, c'est vrai. Oui, oui. C'est là que nous avons vu où le, le traité de paix aurait, a eu lieu.

I : Panmunjom? Oui.

JP : Panmunjom, oui.

JP : Et c'est là que nous avons vu les, euh, les Chinois de l'autre côté des Coréens, eux qui nous regardaient, et nous qui les regardions, oui.

I : Vous savez, le Canada et la Corée, nous n'avions aucune relation avant la guerre de Corée.

JP : Non.

I : Et puisque les vétérans canadiens de la guerre de Corée ont combattu pour nous, maintenant le gouvernement coréen vous remercie, et vous retournez en Corée, et nous avons des relations commerciales. C'est tout ce que vous avez fait pour faire ce que nous sommes aujourd'hui.

JP : Oh bien, nous sommes fiers de, d'avoir fait ça, vous savez. Remarquez, c'était un pays que nous ne connaissions pas. C'était un endroit dont nous n'avions jamais entendu parler. Mais c'était bien de pouvoir aider d'autres personnes en détresse.

I : Um hm. Um hm. C'est vraiment bien de pouvoir entendre ce que vous avez à dire de la Corée en 1950 et de la Corée en 2013.

JP : Oh oui, ce l'est.

I : Nous sommes la 11e économie la plus importante au monde. Croyez-vous ça? Pouvez-vous le croire?

JP : Oh oui. C'est mieux que nous, non? C'est terrible. Mais nous n'avons pas eu de guerre ici.

I : C'est vrai.

JP : La seule chose qu'ils ont eu à rebâtir, c'est le Parlement qui a brûlé. Non, c'était vraiment, c'était, euh, je ne peux pas te dire. C'était un honneur pour moi de retourner là-bas pour visiter et, euh, nous avons visité beaucoup de places. Mais je crois que ça a valu la peine de retourner pour voir à quel point nous avons aidé des gens que nous ne connaissions pas. Mais maintenant, nous les connaissons très, très bien en tant qu'amis et ainsi de suite.

I : Um. C'est pour cette raison que ma fondation, la Korean War Legacy Foundation, réalise ce documentaire sur ce que vous avez vu en Corée en 1950 et maintenant, et nous sommes en mesure de le faire parce que vous avez combattu pour nous.

JP : Ouais.

I : Et c'est la meilleure façon d'instruire les jeunes enfants sur votre service honorable et sur les personnes qui ont perdu leur vie et qui ont sacrifié. Donc ma fondation crée un manuel historique numérique. De nombreux élèves canadiens et américains vous écouteront. Votre entrevue sera téléchargée dans Internet, et tout le monde pourra vous écouter directement.

JP : Mon Dieu.

I : Avez-vous un autre message à ajouter à cette entrevue? Quelque chose que vous avez oublié?

JP : Non, pas vraiment, non. Je n'ai rien oublié. La seule chose qui me manque, j'aimerais y retourner. Mais ma santé m'en empêche.

I : Vous avez l'air en forme.

JP : Je veux dire, j'ai peut-être l'air en forme, mais, euh, j'ai des problèmes avec mes genoux et avec mes hanches. C'est pourquoi je dois transporter cette chose ici. Non. Je veux dire, mon épouse aimerait que je

retourne, mais je ne peux pas la laisser, car elle n'est pas bien elle non plus. Mais, euh, mais je connais beaucoup d'amis qui y retournent, et quand ils reviennent, ils disent à quel point ça a changé encore. Et ça change encore. Je sais que vous aurez bientôt les Olympiques. Je vais les regarder.

I : Les Jeux olympiques d'hiver de Pyeongchang, oui.

JP : Ouais.

I : J'étais en Corée la semaine dernière.

JP : Oui? Oh.

I : Oui. Et ça change encore.

JP : Oh, ça ne m'étonne pas. Ça ne m'étonne pas ce que vous faites. Ça, c'est une chose. Vous avez fait des choses incroyables, et j'espère que vous en ferez d'autres, d'autres choses pour montrer que nous ne sommes pas allés là-bas pour rien.

I : Vous êtes à la base de la relation bilatérale entre le Canada et la Corée.

JP : Oh, bien, je suis fier d'entendre ça.

I : Et je suis tellement reconnaissant de votre combat pour notre nation pour que nous puissions réaliser simultanément le développement économique et la démocratisation.

JP : OK.

I : Je veux donc vous remercier pour votre service et pour le temps que vous avez pris pour partager votre histoire avec nous.

JP : Bien, je ne sais pas si c'est vraiment une histoire fascinante, mais c'est comme ça que je l'ai vécue.

I : C'est votre histoire. Unique, à personne d'autre.

JP : Non, non. Je déteste en parler parfois, vous savez. Mais des fois, il y a des moments où on doit en parler.

I : Oui. Et c'est l'histoire que tous les jeunes enfants doivent connaître.

JP : C'est pourquoi ça ne me dérangeait pas de venir.

I : Oui. Merci, Jean Paul, de votre service, patriotisme et de votre loyauté honorable et service.

JP : Merci. Il n'y a pas de quoi.

Aimé Michaud

[Avec la permission de Historica Canada](#)

L'autre chose qui m'a frappé, c'est le train au départ. Je ne voulais pas avoir personne, parce que quand j'étais jeune, je regardais les journaux qui a des femmes couraient sur le bord des trains, les enfants dans les bras, tout ça, puis, les militaires, leurs corps presque sortis en dehors du train pour les embrasser encore. Ça m'a frappé. C'est pour ça que je ne voulais pas avoir personne. Quand ç'a été le temps d'embarquer, je me suis assis, j'ai mis mon béret à côté de moi, puis j'ai regardé à l'extérieur, ça a été la même chose. Les femmes encore avec des enfants, puis qui couraient après le train pour le suivre. Ça m'a touché ça. Fais que là je me suis reculé dans mon banc après qu'on est tombé dans la noirceur. On est parti le soir. J'ai dit : « Maintenant Aimé Michaud, t'es soldat ! Oublie un peu en arrière. » Là, ça m'a bloqué; j'ai tout laissé mes amis, mes parents, puis : « Maintenant j'ai un ouvrage à faire, je suis Vingt-Deux. » (soldat dans le Royal 22^e Régiment)

À 9 h 30 le soir, un obus a explosé, le sergent (Charles-Édouard) Sénéchal, il y a eu trois blessés. Le sergent Sénéchal a entendu un bruit un peu différent. Moi et le caporal Vignola, Marcel Vignola, on l'a ramassé et mis dans un stretcher (brancard). On a attendu d'autres compagnons, ces choses-là. C'était noir, il faisait noir. Et le lendemain matin, on est venu le chercher avec un Jeep, une petite Jeep qu'on appelle de la Croix-Rouge. Il est décédé le matin même (avril 1952). Ce qui est arrivé, le colonel (alors capitaine Charles) Forbes connaissait la famille. C'était son sergent. Il a fallu qu'il aille expliquer à sa femme. Ben lui il était parti en arrière, une trentaine de miles en arrière. Elle lui a demandé de voir des témoins, comment son mari était décédé. Le colonel Forbes a dit qu'il n'en connaît pas. J'étais un des (...), c'était des nouveaux ça.

Ça fait que des années après, sa femme est décédée. Elle appelait toujours le colonel Forbes toutes les années. Elle est décédée du cancer, la femme du sergent Sénéchal. Mais elle avait une petite fille de quatre ou cinq ans quand elle est partie. La jeune fille a grandi. Elle était mariée. Et un jour elle a vu le colonel Forbes qui était l'invité d'honneur à un endroit. Elle s'est rendue là. Elle a demandé au colonel Forbes : « Avez-vous rencontré quelqu'un ? » Mais premièrement, elle lui a dit : « Me reconnaissez-vous ? » Il dit : « Mais non. » Elle était jeune. Il dit : « Votre nom ? » « Je suis la fille du sergent Sénéchal. » Et là il dit : « Non, je n'ai pas vu personne. »

La personne c'était moi. J'ai été quatre ans avec le colonel Forbes puis on n'a jamais discuté de ça. Et un jour, j'ai donné une petite conférence à un endroit et lui, il était présent. Il dit : « Aimé Michaud, j'ai affaire à toi ! » Il m'a conté l'histoire, j'ai dit : « Donnez-moi son numéro de téléphone. » Il dit : « Je n'y donnerais pas le tien. » Je l'ai appelée, j'ai pris un rendez-vous. Mais, entre-temps, moi je n'étais pas au courant de ça du tout. Ça avait arrivé longtemps avant. En (19)98, j'avais été invité pour aller au champ en Corée. J'ai été au cimetière (des Nations-Unies à Pusan, Corée du Sud) puis ça m'a tellement frappé pour le sergent Sénéchal que j'ai déposé une couronne, un bouquet de fleurs sur sa tombe. Parce que ça m'a frappé cette chose-là. Il partait le lendemain puis il est décédé.

Ça fait que j'avais pris des photos, sans savoir l'histoire du colonel, ni de sa fille, ni de sa femme. J'avais ça chez moi. Quand je l'ai contacté, je ne lui ai pas dit que j'étais pour lui amener des photos. Je me suis habillé avec mes médailles, mon costume, mon béret. Puis j'ai pris un rendez-vous, j'ai été la rencontrer chez elle avec son mari. On a pris d'autres photos ensemble. Je lui ai conté qu'est-ce que c'était : « Ton père n'a pas souffert. Il n'a pas eu le temps. C'est ça qui était l'affaire. » Puis je lui ai remis les photos. On a du coulaient toujours les

larmes - les larmes aux yeux, puis, avec la famille aussi. Ces choses-là, ça nous touche beaucoup. C'est une chose qui me restera toujours gravé. Prieur c'était la même chose (le caporal Prieur, mort au champ d'honneur en Corée en 1952). J'avais fait une promesse que vice versa, s'il arrive quelque chose de ramasser mes affaires personnelles. J'ai ramassé ses affaires personnelles. Et retourner en Corée, ça m'a pris 46 ans en Corée, retourner. Puis j'ai été chanceux parce que ça a été le gouvernement canadien qui m'a retourné là. Et j'ai déposé un bouquet de fleurs là aussi.

Des fois ils disent, il y a eu 516 morts et X montant de blessés physiquement, mais moralement et mentalement, il y en a eu beaucoup. Ce n'est pas compté ça, parce que dans ce temps-là, le post-traumatisme, ils ne comptaient pas ça.

Parce qu'on était dans une position, là-bas c'est toutes des petites montagnes et on était entourés de barbelés puis des mines. Puis entre deux montagnes, on avait toujours des « gaps » qu'on appelle, une place qu'on a déjà préparée des mortiers. Si on voit quelque chose bouger, de tirer ça. Mais les Chinois ne sont pas fous ou les Coréens du Nord, ils font la même chose. Fais qu'on manquait de rations et ils ont demandé deux volontaires. Fais que moi j'étais lance-caporal dans ce temps-là et j'étais le premier sur le mortier numéro un. Ça veut dire que c'est moi qui prenais les miles, on avait une responsabilité et on avait travaillé assez fort, notre travail. La nuit et le jour, on ne dormait pas. Ça fait qu'ils ont demandé deux volontaires. Puis le caporal Richard lui il dit, il a lâché un cri : « Besoin de deux volontaires ! » J'ai été volontaire pour aller chercher des rations. Quand on est passé Yvon Richard, il a dit : « On va prendre ce chemin-là. » Puis quand on a passé où le « gap » était entre les deux montagnes, les Chinois ou les Coréens du Nord nous ont vus, ils ont lancé un obus. Puis là, j'ai levé les pieds et lui avec. Lui, il était à ma gauche, l'obus est tombé peut-être... Il était plus blessé que moi, du sang les oreilles et les yeux rouges. Ma chemise toute partie, les pantalons en tout cas. Le blast de ça (l'explosion). Et là, on a couru jusqu'à l'endroit où on était supposés d'aller, la petite montagne. Ils nous ont donné une piqûre, il y a toujours un brancardier là, une piqûre de morphine, qu'ils l'appellent, pour le mal. D'un coup on a vu passer une petite Jeep rouge. On a dit : « Tiens, il vient nous chercher. » On a embarqué. J'ai dit : « On va sauter encore certain. » Parce qu'il fallait passer par le même chemin où qu'on avait passé, où on s'était fait blesser. Les Chinois nous ont laissé passer. La Croix-Rouge là, ils n'ont pas tiré. Je les remercie pour ça, mais à part de ça rien. Je ne les remercie pas. Et là, quand le padre (aumônier régimentaire) était après nous autres. « Mon chum est plus magané (mal en point) que moi et plus blessé que moi, occupez-vous-en. » Moi c'est juste le blast puis du sang un peu tout partout. Et là ils nous ont pansé ça et on a descendu. C'était des hindous, des hindous (personnel d'une unité médicale indienne), une petite tente avec des médecins-là. Ils nous ont changé nos pansements. On a descendu à un hôpital des tentes. Un hôpital, c'est toutes des grandes tentes australiennes. Fais qu'en arrivant là, ils nous ont donné encore des piqûres. On ne pose pas de questions. Ils nous piquent, salut bonjour! Et ils nous ont passé des radiographies.

Puis tout de suite après les radiographies, on a passé sur des stretchers, des morceaux de bois. Ils nous embarquent vite, tout ça. Ils m'ont enlevé le shrapnel que j'avais ici en dessous de la bouche puis dans les jambes, puis dans les bras puis ces choses-là. Ils ont cousu ça, puis ils m'ont retourné. Ils m'ont embarqué sur un stretcher, un rack en bois. Puis une garde-malade m'a dit : « You hungry ? » Elle m'a fait signe. J'ai dit oui. Ça faisait une couple de jours. Fais qu'elle m'a donné à manger. Quand j'ai eu fini, il y en a une autre garde-malade qui est arrivée. Elle m'a dit « You want to sleep ? » Non, non, on est tellement nerveux. Le stress puis toutes ces choses-là. Elle m'a donné une piqûre. J'ai dormi.

Guy Gauthier

[Avec la permission d'Anciens Combattants Canada](#)

La guerre de Corée c'est une guerre, qu'en premier, ils appelaient pas ça une guerre. Ils appelaient ça... les Américains disaient Police Action. Fait que nous autres, les vétérans de la Corée, on appelle ça la guerre oubliée parce qu'on a été longtemps oubliés, même par notre propre pays. Comme vous pouvez voir, la médaille de volontaire, ça a pris quarante ans. C'est une affaire que ça n'a pas de bon sens, tu sais ce que je veux dire, remercier quelqu'un quarante ans après. Ce qui est de valeur, c'est que beaucoup des vétérans qui avaient été en Corée étaient décédés quand que ça a arrivé, tu sais. Quand qu'ils ont donné cette médaille-là, ils étaient morts. Mais c'est ça que la plupart des vétérans ont trouvé qui était pas correct de la part du Canada; de pas nous donner tout de suite une reconnaissance pour qu'est-ce qu'on avait fait, tu sais. Puis on se sentait oublié, tu sais ce que j'veux dire. Puis même encore aujourd'hui, il y a des fois, on parle à des gens assez âgés, puis ils n'ont jamais entendu parler de la guerre de Corée. C'est effrayant pour nous autres ça... que c'est effrayant. Il y a eu 516 personnes qui ont été tuées en Corée. Il y en a qui disent « Bien, c'est pas gros. Les Américains ont perdu 50 000. » Oui, mais on était pas le nombre que les Américains étaient, tu sais ce que je veux dire. On avait une brigade en Corée. On avait pas des divisions, tu sais ce que j'veux dire.

Guy Gauthier

[Avec la permission d'Anciens Combattants Canada](#)

Il y a des gars qui disent « Ah bien, c'était pas si pire que ça la Corée. » Mais moi j'ai pas... j'ai trouvé ça pas mal... Ça m'a changé, tu sais ce que je veux dire, de bien des manières, j'ai... les nerfs, dormir. J'ai eu beaucoup de misère à dormir après, puis... ma femme aussi avait trouvé que j'avais changé. Tu deviens plus mauvais on dirait, tu sais, impatient. Bien des affaires comme ça. Mais... faut que tu oublies, puis là, ça commence à faire longtemps (rires). C'est fini en '53. Ça fait que... Interviewer : Y-pensez vous encore beaucoup ? Oh oui. Oh oui. Oh oui. Oh oui. Je pense qu'il n'y a pas une journée qui se passe que je ne pense pas à la Corée ou quelque chose, ou un de mes amis, un nommé Dupuis, tu sais ce que je veux dire. C'était un gars que j'aimais bien, puis on s'adonnait bien ensemble, puis j'y pense souvent. Puis il y avait un jeune ici de Hull... J'étais pas en Corée quand qu'il s'est fait tuer, mais je le connaissais très bien parce que je jouais le tambour dans le corps de cadet à Notre-Dame avec lui, Bernard Poirier. Et puis lui s'est fait tuer en '51, l'automne '51. Puis c'est... je sais pas, tu restes surpris quand ils te disent ça.

Question complémentaire 4

Source suggérée

Source B :

Le correspondant de guerre qui devint premier ministre

[Avec la permission d'Anciens Combattants Canada](#)

Le correspondant de guerre qui devint premier ministre

René Lévesque est né à Campbellton, au Nouveau-Brunswick, en 1922, puis a grandi à New Carlisle, au Québec. Il a étudié à l'Université Laval avant de devenir officier de liaison et correspondant de guerre en Europe pour l'armée américaine, au cours de la Seconde Guerre mondiale.

Lévesque se joint à Radio-Canada International en 1946, puis il sert à nouveau comme correspondant de guerre durant la guerre de Corée.

Il refuse le poste de journaliste qu'on lui offre aux États-Unis et décide de rester au Québec où il anime une émission de télévision très populaire. Lévesque fait son entrée en politique plus tard et il devient le 23^e premier ministre du Québec en 1976.



René Lévesque en Corée, 1951. Bibliothèque et Archives Canada C-077793

Question complémentaire 4

Source suggérée

Source C : Extrait d'une émission documentaire de Radio-Canada
« Ici René Lévesque » (entrevue minute 10 à 16 sur la guerre de Corée)
[Source: Radio-Canada](#)

Transcription:

René Lévesque : « Pendant quelques mois, je suis allé en Corée en 51 pour suivre le 22, qui, un des bataillons du 22, parce qu'il y en a eu quelques-uns et ça été comme une sorte de transition parce que c'était du reportage qui était plus caché, c'était pour le réseau normal et on a découvert que je commençais à avoir un métier de ce côté-là, puis j'en avais fait en cachette parce que vraiment aux ondes courtes on se cachait, personne ne sait que ça existe quasiment. Alors ça m'a fait passer aux reportages pour le public d'ici.

(En 1951) « Nos hommes ont avancé très loin jusqu'à 10 000 yards de la rivière. Ils ont frappé plusieurs patrouilles ennemies, ont été encadrés à quelques reprises par des obus de mortier. Ils ont tué une dizaine de communistes et ils ont fait des prisonniers qui malheureusement sont morts au bout de 5 minutes. Nous avons eu nous-mêmes 4 blessés et qui ont été évacués par hélicoptère. » Ici René Lévesque de Radio-Canada en Corée

« Je suis allé parce que personne parmi les voix d'or de Radio-Canada n'était intéressé. Ils faisaient beaucoup d'argent, enfin des gars comme Baulu, n'avait plus le goût pantoute, je pense en tout cas, de s'en aller se perdre dans les maquis d'extrême Orient. C'était leur belle grosse saison. Moi je n'avais pas de voix du tout, je n'étais absolument pas destiné à faire des émissions commerciales à succès et puis j'étais reporter, ce qui n'était pas considéré comme un métier très, très d'avenir à ce moment-là à la radio ou à la télévision et puis je suis parti vraiment un peu faute de combattant. Heureusement, ils ont pensé dans un coin, il y a un reporter qui a déjà travaillé dans des choses comme ça. »

Voix de Céline-Marie Bouchard : « En route vers la Corée, le reporter à la voix éraillée s'arrête à Tokyo. C'est de là qu'il envoie ses premiers reportages enregistrés dans un studio improvisé. Des reportages qui ont retenu l'attention de Michel Roy. »

René Lévesque de Tokyo en 1951 : « et cette interview vous est parvenu de nos studios temporaires où fonctionnent tant que bien que mal un éventail, où il fait quand même à peu près 90 degrés, où tout le monde est en sueur, car c'est la température actuelle à Tokyo. Le studio temporaire donc dans la cave de notre hôtel Marunouchi à Tokyo, l'opérateur de Radio-Canada au Japon et en Corée Norman Hives. Ici René Lévesque qui vous parle de Tokyo. »

Michel Roy : « C'était donc en juillet 51, René Lévesque arrivait en Asie, il fait un arrêt à Tokyo, bien sûr et à Tokyo il découvre un peu l'Asie, le climat qui régnait là. Les soldats qui venaient de Corée faire leur permission au Japon, l'intensité qui régnait dans cette grande ville. »

René Lévesque en 1951 : « Il est important de savoir un petit peu à quoi s'en tenir sur la situation actuelle, les perspectives, sur l'état d'esprit autant que possible du peuple japonais. C'est une tâche qui est absolument impossible évidemment pour quelqu'un comme votre serviteur qui est ici depuis une semaine. Mais on trouve à Tokyo des gens qui savent. »

Michel Roy : « Et il fait un topo qui m'est resté gravé dans la mémoire, je dirais dans le cœur parce que c'était vraiment très lyrique en même temps et ça annonçait l'homme qui va voir la guerre de plus près. »

René Lévesque en 1951 : « Les rapports parvenaient d'heure en d'heure, demi-heure en demi-heure des compagnies qui sont en avant, l'artillerie tirait à l'occasion, celles qui se trouvent (inaudible). On a trouvé un Chinois mort justement devant ses lignes sans identification. Ça et là, il y a eu quelques accrochages légers et vers 5 heures et demie, le jour a commencé à paraître. L'heure la plus, la plus froide et la plus énervante de toute la nuit et maintenant c'est de nouveau le matin, une batterie près de l'Imjin a commencé à tirer sur un objectif qu'on ne voit pas. Le quartier général tactique du bataillon est remonté à ses positions d'hier et une nouvelle journée de cette opération de patrouille du Royal Canadian commence. »

René Lévesque : « Je pense le meilleur reportage qu'on avait fait en Corée avec Norm pis les autres c'était avec une gang de gars du 22 à pluie. »

René Lévesque en 1951 : « Il est 11 heures du soir, il fait noir et les mille hommes du bataillon sont perdus au fond de ce black out. Tout comme des mouches à feu, on voit seulement briller, s'éteindre, briller, s'éteindre la lueur des cigarettes. Quelques bouts de conversation fusent ça et là dans les ténèbres, étouffés le plus souvent par la grande clameur des grenouilles et des cigales qui montent des marécages. Sans qu'on me voit, j'ai approché mon micro d'une tente où deux hommes étaient en train de parler tranquillement. »

Voix de soldats en 51 : « Moi, je viens du 1029 du Canada dans la 22, Baie-Comeau vient d'une grosse rivière qui coule à l'année puis des beaux lacs puis on fait pas après chaque montagne, il y a un lac, les belles truites là-dedans l'hiver on n'est pas capable de sauter une montagne sans voir un caribou. Une bonne truite pensez-vous pas que ça serait pas bon? Ouais ça serait ben bon, mon frère, qu'on prend nous autres même. »

Question complémentaire 4

Source suggérée

Source D : Article *Corée : la « guerre oubliée »*.

[Avec la permission de la Musée canadien de la guerre](#)



Plus de 25 000 Canadiens y ont servi et 516 y ont trouvé la mort. D'abord conflit régional de pouvoirs, la guerre de Corée représente aussi le premier « point d'inflammation » de la guerre froide. Elle a fait rage pendant trois années meurtrières, laissant un pays en ruines et faisant craindre, par moments, le déclenchement d'un enfer nucléaire.

Et pourtant, pendant des décennies, nous l'avons pour ainsi dire oubliée. [...]

La Corée demeure cependant pour la majorité des Canadiens un endroit éloigné, tant sur le plan géographique que psychologique. La Seconde Guerre mondiale ne s'est terminée que cinq courtes années auparavant et la population ne ressent pas envers la Corée les mêmes liens affectifs et personnels qu'avec l'Europe. En outre, étant donné le nombre beaucoup moins important de Canadiens ayant servi en Corée, ce conflit n'a pas touché la population du pays avec la même ampleur. [...]

Cependant, si les Canadiens ont oublié, ce n'est pas le cas des Sud-Coréens. « De nombreux Canadiens, explique Andrew Burtch, historien pour la période post-1945 au Musée canadien de la guerre, seraient surpris de découvrir la profondeur de la reconnaissance ressentie dans ce pays à l'endroit des anciens combattants qui ont servi durant cette guerre. »

Le Canada y est considéré avec respect en tant que l'un des nombreux pays qui ont aidé la République de Corée à éviter d'être conquise par l'un des régimes totalitaires les plus durs au monde.

Tâche sommative

À ce stade de l'enquête, les élèves ont examiné les moments clés de la Guerre de Corée pour les Canadiens français, les rôles de certains Canadiens français, et les impacts de la guerre à long terme sur les individus et la société canadienne-française.

Les élèves ont examiné plusieurs perspectives sur l'importance de la guerre de Corée pour les Canadiens français et sont en mesure de présenter un argument en réponse à la question centrale de l'enquête : **Quelle a été l'importance de la guerre de Corée pour les Canadiens français?**

Les élèves devraient maintenant être en mesure de démontrer l'étendue de leurs connaissances et leurs capacités à utiliser des preuves provenant de plusieurs sources pour étayer leurs affirmations. Les arguments des élèves peuvent probablement varier, mais pourraient inclure l'un des éléments suivants :

La guerre de Corée a été importante pour les Canadiens français parce que :

- La guerre a été importante, car plusieurs Canadiens français sont morts, d'autres sont revenus avec des chocs post-traumatiques ou des blessures permanentes.
- Ces blessures ont des effets sur les familles des anciens combattants au moment de la blessure et à long terme.
- De nombreux Canadiens français sont morts; ce conflit occupe le troisième rang des conflits les plus meurtriers de l'histoire canadienne.
- Elle a changé la vie ou a été marquante pour la carrière de certains Canadiens français par la suite (ex., René Lévesque).
- Plusieurs Canadiens français se sont distingués et ont reçu des médailles militaires.
- Les Canadiens français ont participé à l'une des batailles décisives, celle de la Cote 355.
- Les Canadiens français et le R22R ont laissé leur marque auprès des Coréens, notamment en créant les « Charités Khaki » (Maurice Juteau) pour soulager la misère des Coréens.

La guerre de Corée n'a pas été importante pour les Canadiens français parce que :

- Elle n'a touché qu'un faible pourcentage de Canadiens français.
- Elle est une guerre oubliée au sein de la population du Canada français qui sera indifférente à cette dernière, et l'est même encore aujourd'hui.

Pour poursuivre cette enquête, l'enseignant pourrait inciter les élèves à discuter de l'importance de gestes personnels et collectifs qui mènent à des transformations et conséquences à long terme, tant pour la collectivité que pour les individus. On pourrait penser aux gestes quotidiens qui font la différence dans la vie des gens, que ce soient des œuvres de charité ou de petits gestes que l'on pose au quotidien envers des personnes de notre entourage.

Pour exercer leur citoyenneté, les élèves pourraient réaliser un sondage informel avec des adultes de leur entourage pour découvrir s'ils connaissent l'importance de la participation des Canadiens français à la Guerre de Corée.

À la suite du sondage, les élèves pourraient se questionner sur ce qu'ils pourraient créer afin de mieux faire connaître et reconnaître l'importance de la participation des Canadiens français à la guerre de Corée. Ils pourraient déterminer des moyens et actions possibles (voir l'annexe E : Possibilités d'action). Ils pourraient ensuite choisir de poser ces gestes et d'agir.

Annexe A : Critères de pertinence historique

Critères de pertinence <i>De quelles façons cet événement ou ce personnage est-il pertinent sur le plan historique?</i>	Est-ce que cela s'applique? (O/N)	<i>De quelle façon cet événement ou ce personnage répond-il aux critères?</i>
Donne lieu à un changement Profondeur : Dans quelle mesure l'événement ou le personnage a-t-il influencé les gens?		
Quantité : Combien de personnes ont-elles été touchées par cet événement ou ce personnage?		
Durée : Quelle a été la durée de ces changements?		
Révéléateur du passé Comment cet événement ou ce personnage nous aide-t-il à comprendre le passé?		
Révéléateur du présent Comment cet événement ou ce personnage met-il en lumière des enjeux ou des problèmes qui nous concernent aujourd'hui?		

[Source : Adapté du projet de la pensée historique](#)

Tous droits réservés © Centre for the Study of Historical Consciousness, UBC

Annexe B : Tableau des rôles joués par les Canadiens français

Source	Qu'est-ce que la source nous révèle à propos de l'expérience des Canadiens français pendant la Guerre de Corée?	Que peux-tu déduire sur l'expérience des Canadiens français pendant la Guerre de Corée?
Source A : Les « Charités Khaki »		
Source B : Photo de mitrailleurs Bren du Royal 22 ^e Régiment en Corée.		
Source C : Témoignage d'un ancien combattant		
Source D : Article : <i>Avec les Canadiens en Corée. Visite à un bon Samaritain</i>		

Annexe C : Les effets de la guerre sur les Canadiens français

Source	Effets de la guerre sur les Canadiens français Donner quelques détails provenant des sources qui nous aident à comprendre les effets de la guerre de Corée sur les Canadiens français.
Source A : Article <i>Avec les Canadiens en Corée. « Le Petit Journal » met de la joie dans le no-man's land</i>	
Source B : Témoignages d'anciens combattants	
Source C : Article <i>Notre première veuve de guerre. Grande résignation de la première veuve de guerre</i>	

Annexe D : Les effets à long terme de la guerre sur les Canadiens français

	Qu'est-ce que les sources nous révèlent sur les effets à long terme de la guerre sur les Canadiens français?
Source A : Témoignages d'anciens combattants	
Source B : Le correspondant de guerre qui devint premier ministre	
Source C : Extrait d'une émission documentaire de Radio-Canada « Ici René Lévesque »	
Source D : Article <i>Corée : la « guerre oubliée »</i> . Musée canadien de la guerre	

Annexe E : Possibilités d'action

Partagez vos découvertes lors d'une assemblée ou d'un événement du jour du Souvenir	Avoir des conversations engagées	Faire une présentation dans une autre classe
Écrire une lettre à un élu du gouvernement	Interviewer un expert ou un activiste	Rédiger un article pour le journal de l'école
Prendre la parole lors d'une réunion scolaire ou municipale	Mener une enquête qui mesure l'opinion de la collectivité	Présenter lors d'une activité du midi
Présenter à une organisation civique locale	Inviter un conférencier expert sur un sujet	Avoir un débat avec des invités experts
Organiser une campagne de pamphlet afin de sensibiliser la collectivité	Créer une affiche et la suspendre dans un espace public	Créer une brochure d'éducation communautaire
Faire du bénévolat	Promouvoir une cause sur les réseaux sociaux	Créer un énoncé de position de classe
Former une association	Collaborer pour rédiger une résolution	Organiser un service communautaire ou un événement commémoratif
Contactez une organisation que vous respectez et voyez comment vous pouvez vous impliquer	Écrire (et interpréter) une chanson sur un problème	Organiser une manifestation pacifique

Adapté de : Kathy Swan, John Lee, and S.G. Grant, *Inquiry Design Model: Building Inquiries in Social Studies*, (National Council for the Social Studies and C3 Teachers, 2018).